

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE CYCLORAMA UNIVERSEL



JOURNAL D'ILLUSTRATIONS

Paraissant toutes les semaines

ART. SCIENCES, VOYAGES, SPORT, MODES, HUMOUR

32 PAGES DE GRAVURES

5 CTS.
LE NUMERO

DÉPOT GÉNÉRAL
1560, NOTRE-DAME

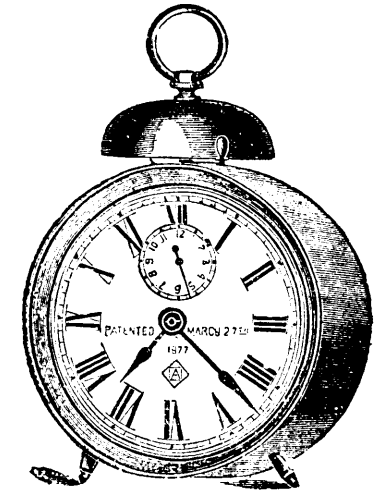
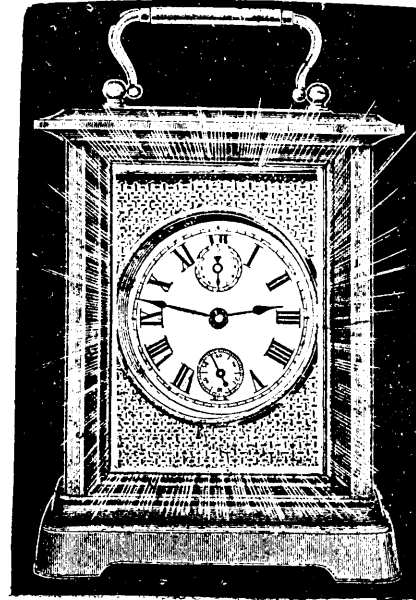
EN FACE DU PALAIS DE JUSTICE,
MONTREAL.

VOL. III - NO. 3
Samedi, le 3 Oct. 1896

PRIMES !

PRIMES

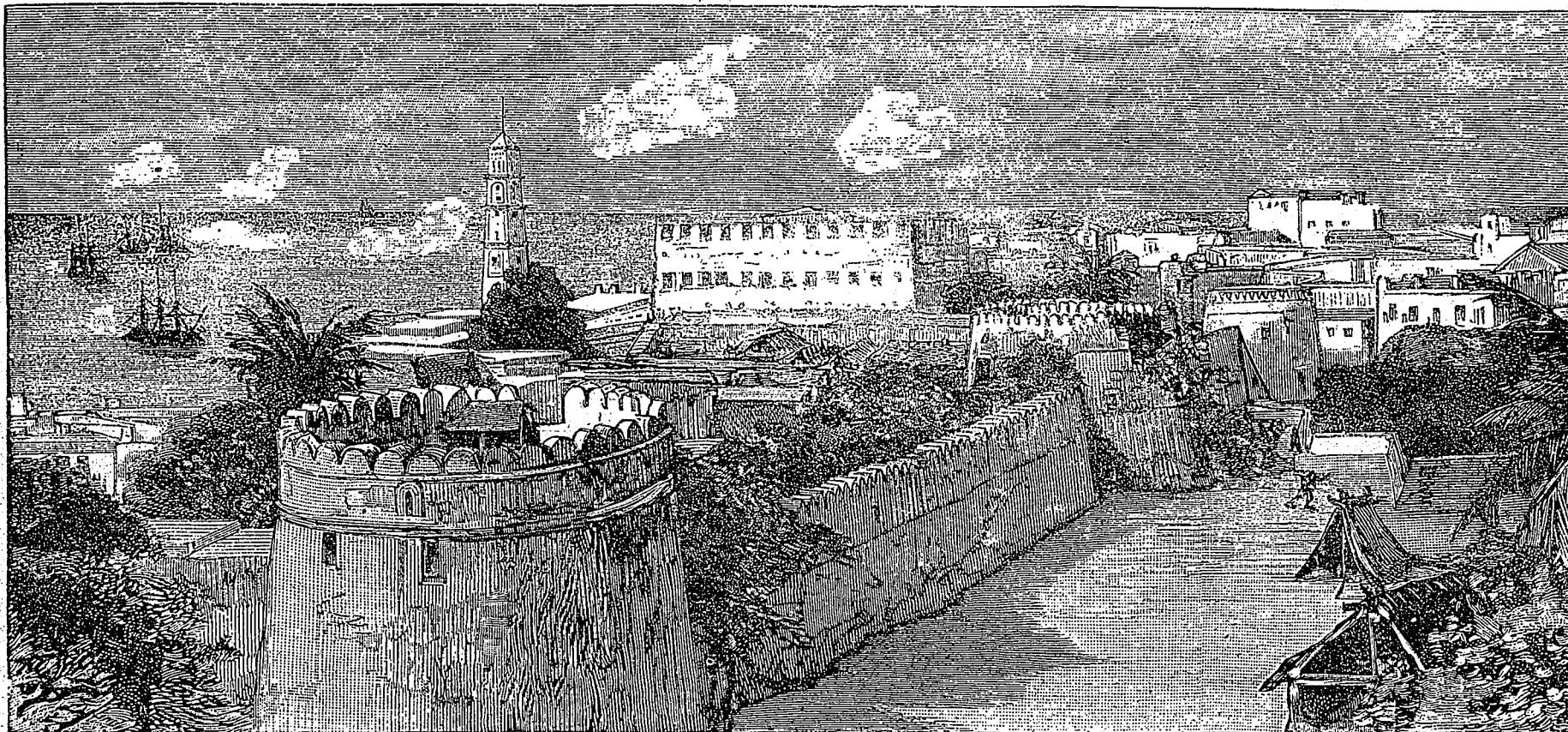
PRIMES !



Pour les LECTEURS du "CYCLOGRAMMA"

*L'administration du "CYCLOGRAMMA UNIVERSEL" a décidé d'offrir à ses LECTEURS REGULIERS
des PRIMES qui CONSISTERONT en PORTRAITS au CRAYON, HORLOGES
MUSICALES, HORLOGES REVEIL-MATIN et autres.*

POUR LES CONDITIONS, VOIR LE PROCHAIN NUMERO



BOMBARDEMENT DE ZANZIBAR PAR LES ANGLAIS.

Les Anglais ont accompli un coup d'Etat à Zanzibar. Le Sultan étant mort subitement, l'un de ses parents, se fondant sur le droit musulman, s'est emparé du pouvoir. C'est l'oncle du Sultan défunt qui, soutenu par environ deux mille cinq cents hommes de troupes, a pris possession du palais du gouvernement.

Les Anglais avaient un autre candidat au trône, et comme avec eux, en matière d'intervention coloniale, la besogne ne traîne pas, ils ont débarqué deux cent cinquante hommes d'un vaisseau de guerre et attaqué le palais à coups de canon.

Dès sept heures du matin, les canonnières anglaises s'étaient préparées pour l'action, mais jusqu'au dernier moment on ne crut pas que le nouveau Sultan résisterait.

Les canonnières étrangères et les navires marchands se retirèrent, et à neuf heures

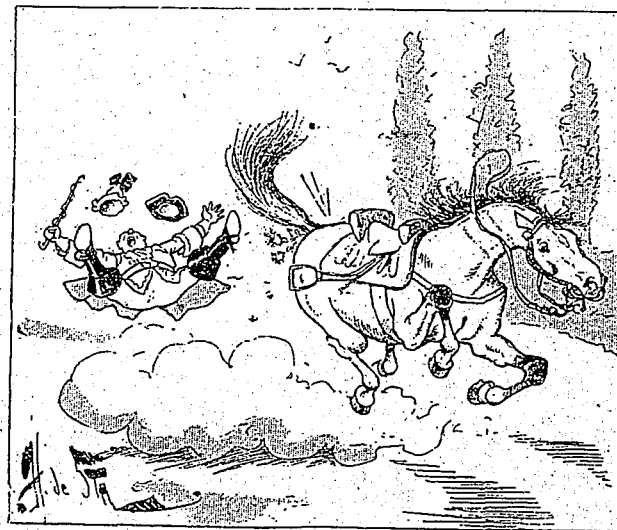
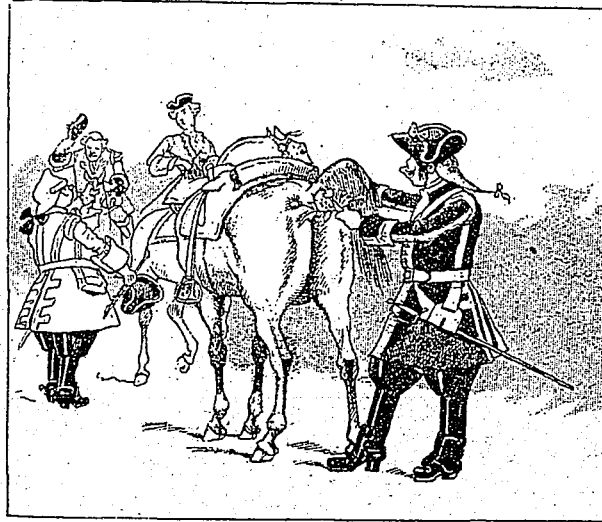
précises le *Trush*, le *Racoon* et le *Sparrow* ouvrirent le feu. Les rebelles répondirent jusqu'au bout par un feu nourri. Le consul anglais et le premier Ministre du Sultan décédé, M. Matthews, restèrent sous le feu.

La corvette du prétendant rebelle, le *Glasgow*, tira sur le vaisseau-amiral. Celui-ci et le *Racoon* la mirent hors de combat. Comme elle sombrait, elle hissa le pavillon britannique et les vaisseaux anglais secoururent son équipage.

La canonnade cessa à neuf heures trois quarts, après avoir démoli le vieux palais et le harem qui étaient en feu.

Les anglais ont alors débarqué et installé leur candidat sur le trône.

CET AGE EST SANS PITIÉ.—Conte sans paroles.

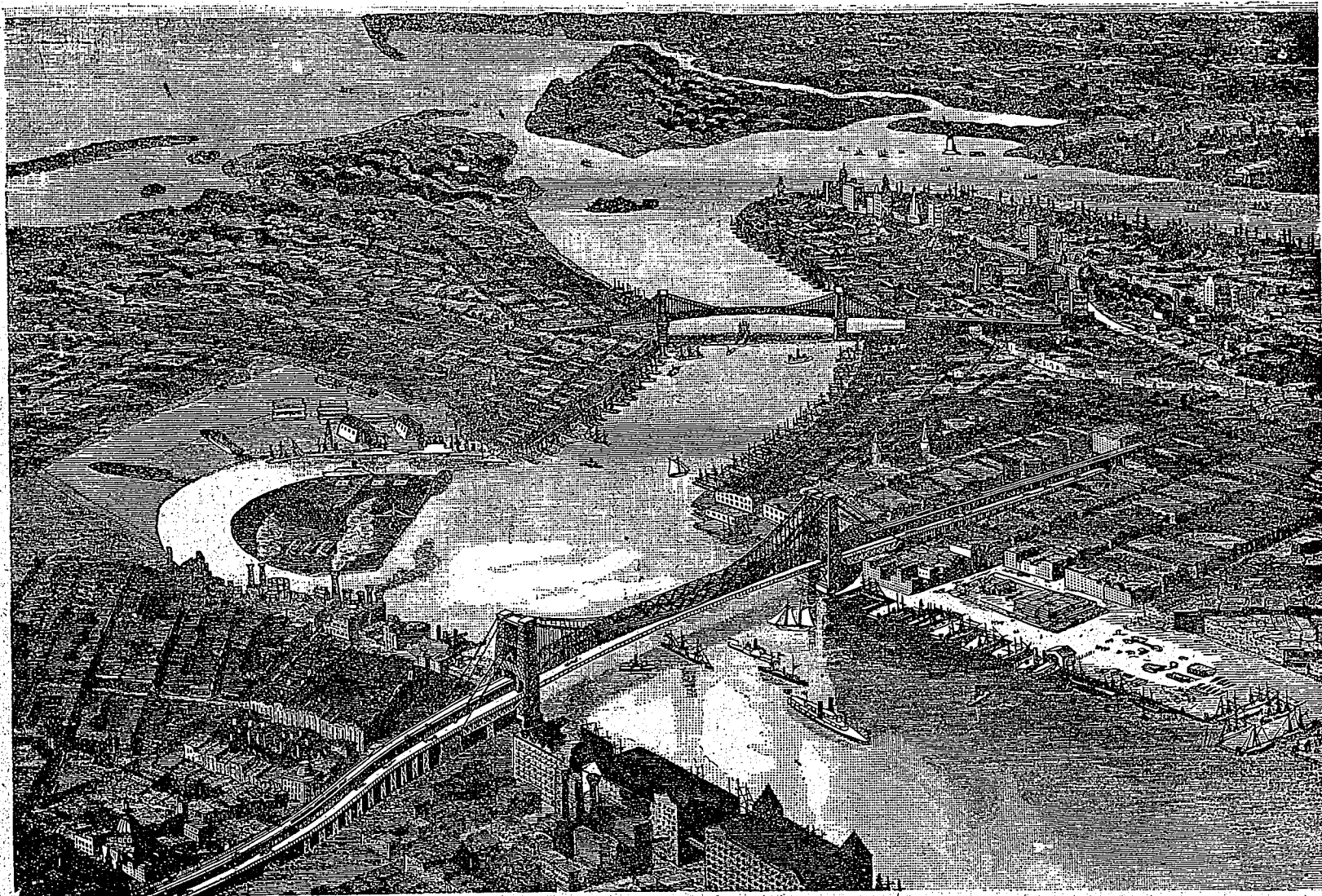


Sandy Hook

Coney Island.

Statue de la Liberté

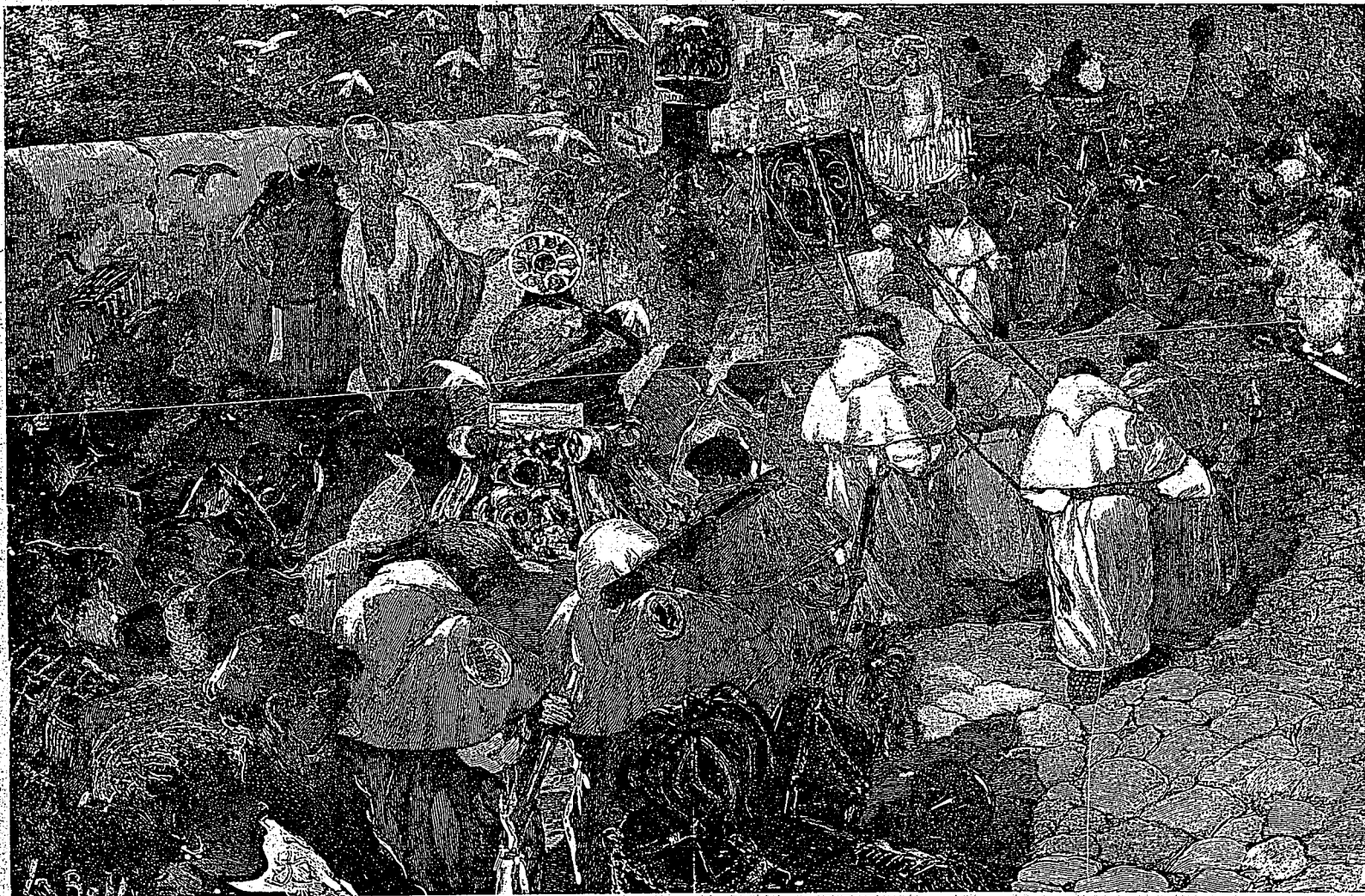
Rivière Hudson



Brooklyn. Rivière de l'Est. New-York.
ETATS-UNIS.—Vue à vol d'oiseau du "PLUS GRAND NEW-YORK" et du projet du nouveau pont sur la rivière de l'Est.



BEAUX-ARTS.—*LE MEILLEUR BERCEAU.*—Tableau de M. SOROLLA Y-BASTIDA.—(Gravure de M. BAUDE.)



ITALIE — UNE PROCESSION DANS LES ENVIRONS DE NAPLES.

—Un cultivateur se présente dans un bureau de poste avec une lettre non affranchie.

—C'est pour annoncer à Jean-Pierre que je vais l'y envoyer le cochon qu'il m'a demandé.

—Mais il faut affranchir votre lettre, lui dit-on.

—Pourquoi ?

—Parce que, comme cela, Jean-Pierre ne payera pas le port.

—Ah ! il ne payera pas le porc ! Je m'en étais ben douté. Eh bien, j'avais pas l'y envoyer alors.

On annonce à M^{lle} LILLI qu'elle vient d'avoir une petite sœur :

—Quel bonheur ! s'écria-t-elle. Vite, allez le dire à maman !

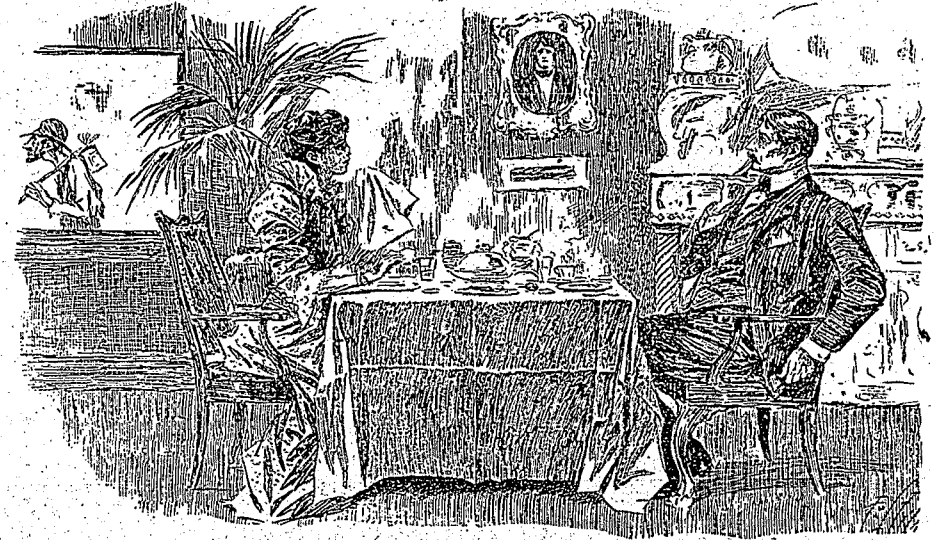
DIFFICILE A OUVRIR.



VISIREUSE.—J'ai appris que des voleurs étaient entrés chez vous ; ont-ils enlevé vos bijoux ?

—Pas un seul ; je mets mes bijoux dans le nouveau lit pliant que j'ai acheté et comme les voleurs ne sont restés qu'une heure dans la maison, ils n'ont pas eu le temps de l'ouvrir.

FAUSSE PISTE.



LUI.—Pourquoi n'as-tu rien donné à ce malheureux ?

ELLE.—C'est un ivrogne—il sent la boisson.

(Et le mari se recula quelque peu de la table.)

En Cour criminelle :

—Comment, demande le président à l'accusé, comment avez-vous pu, vous qui appartenez à une famille honorable, vous décider à fabriquer de la fausse-monnaie ?

—Ah ! bien sûr j'aurais préféré en fabriquer de la vraie !

—Un avocat va commencer sa plaidoirie. Il impose silence à des confrères qui parlent à ses côtés.

—Va donc toujours, lui dit un ami, les sereins ne chantent jamais mieux que lorsqu'on fait du bruit autour d'eux ?

Les gens qui ne font rien manquent de temps pour tout. M^{me} ROLAND.

Les actions les plus raisonnables ont parfois une apparence de folie, et les plus folles un air de raison.
G.-M. VALTOUR.

LA STATUE DE CHARETTE

Entre Nantes et Ancenis, à deux lieues environ de cette dernière ville, le bourg de Couffé s'endort sous les futaies des collines qui forment la vallée du Donneau. C'est là, dans ce pays où se gardent pieusement le culte du passé, et les souvenirs de la "grande guerre", qu'a été inaugurée jeudi une statue élevée à François-Athanase de Charette, né à la Contrie, le 21 avril 1763, fusillé à Nantes, sur la place Viarmes, le 27 mars 1796.

Après une messe célébrée dans l'église de Couffé, et pendant laquelle l'évêque de Montpellier, Mgr Roverie de Cabrières, a prononcé le panégyrique du chef vendéen, les invités du général baron de Charette se sont rendus dans le parc de la Contrie où la statue a été érigée.

Elle est l'œuvre du sculpteur nantais Gaucher.

Athanase de Charette est représenté debout, au moment où, montrant la place du cœur, il dit aux soldats chargés de l'exécution : "Ajustez bien ! c'est ici qu'il faut frapper un brave !"

La tête nue, un peu rejetée en arrière, et couverte seulement du foulard qu'il avait posé sur la blessure reçue dans le bois de la Chabotarie, est empreinte d'énergie et de noblesse. Le corps, qui repose sur la jambe droite, est d'un mouvement très étudié et très vrai. La main droite, repliée sur la poitrine, montre le cœur : la gauche, mutilée, — Charette avait eu trois doigts coupés d'un coup de sabre — se crispe dans un geste de colère et de défi.

Le monument de CHARETTE
Inauguré à Couffé le 27 août.

A la Contrie, qui est aujourd'hui la propriété d'Urbain de Charette, — on conserve la porte de la place Viarmes contre laquelle François-Anathase fut fusillé, ainsi que le foulard qui bandait sa blessure et le Sacré-Cœur brodé qu'il portait sur la poitrine, comme les autres chefs.

UN AUMONIER FRANÇAIS

L'Ecole de Saint-Cyr a assisté à une cérémonie d'un caractère tout spécial. L'abbé Lanusse, le respectable aumônier, a fêté ses noces d'argent avec l'Ecole militaire.

Cette cérémonie a conservé un caractère strictement intime. M. l'abbé a célébré une messe d'actions de grâce en présence du général, de l'état-major, des professeurs et des élèves.

Dans une touchante pensée, le général Maillard a adressé, par la voix de l'ordre, "un respectueux hommage au vénérable aumônier qui, vaillamment et pieusement, a accompagné à travers le monde les armées françaises en Italie, au Mexique, à Mentana, en France, et qui depuis vingt-cinq ans participe à l'éducation de la brillante jeunesse que, chaque année, la France dirige sur Saint-Cyr."

En quelques lignes le général commandant l'Ecole trace le portrait du digne ecclésiastique dont la popularité est si grande.

"Gaieté et loyauté, délicatesse et élévation de sentiments, esprit militaire, culte du drapeau, patriotisme ardent... une parole chaude au service d'une intelligence d'artiste, toutes les vertus sacerdotales, autant de moyen d'action, que M. Lanusse, avec un tact parfait, a su mettre en œuvre pour le bien de chacun et le grand renom de l'Ecole."

Officier de la Légion d'honneur, la poitrine couverte de croix et de médailles, toutes vaillamment gagnées, l'abbé Lanusse est une des figures les plus intéressantes de ce temps et l'on ne peut que savoir gré au général Maillard d'avoir rendu à cet ecclésiastique d'élite, à ce patriote éprouvé, l'hommage qui lui était dû, à l'occasion de ses noces d'argent avec la première Ecole militaire de France.

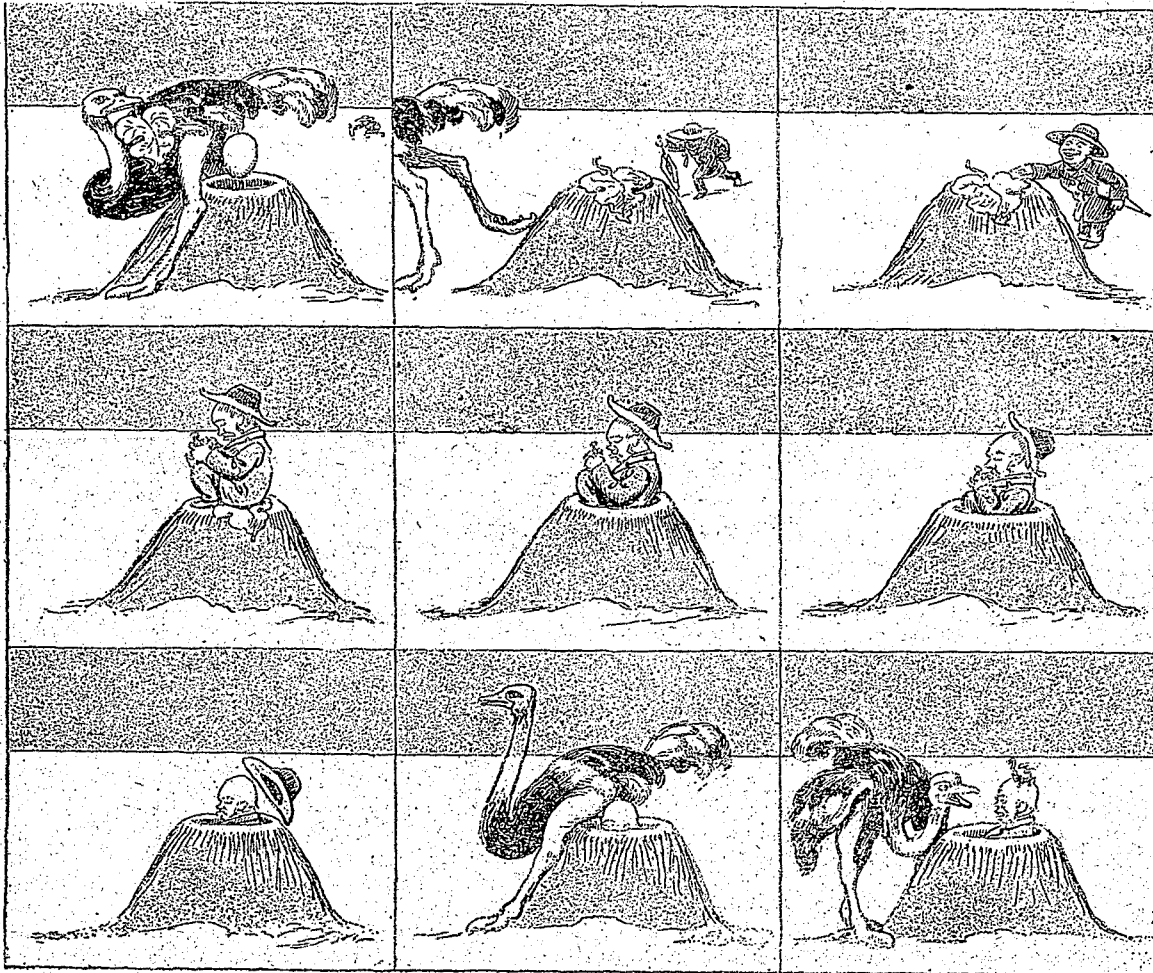
C'est une figure énergique et aimable à la fois, tête de savant et de paysan narquois et vaillant. Il a au cœur un amour obstiné, ardent, indéracinable. Il aime la patrie, il aime l'armée. Il a suivi, sur les champs de bataille, nos soldats qu'il a ramassés sous le feu. Les mourants lui ont confié leur dernières pensées, la boucle de cheveux qu'on renvoie à la mère, la montre d'argent qu'on fait tenir à la fiancée, là-bas.

Le pasteur protestant de Versailles, le rabbin de Versailles, les représentants de toutes les religions se sont unis — chose sans exemple — demandant à l'Académie un prix de vertu pour le prêtre catholique, et M. d'Haussonville, après le général commandant l'Ecole, saluera éloquemment, au mois d'octobre, ce vaillant prêtre, ce compagnon des anciens sous les balles, ce conseiller des nouveaux dans la vie, ce vieillard qui peut garder la flamme de son amour sous des cheveux blancs.



M. L'ABBE LANUSSE.
Aumônier de l'Ecole militaire de Saint-Cyr. — France.

L'ŒUF D'AUTRUCHE



OU LES MÉSAVENTURES D'UN SAVANT

Le mariage, pour les étrangères est une question d'amour : elles sont dupes de leur cœur et du mari. Le mariage pour les françaises est une question d'amour-propre : elles sont dupes de leur vanité et du mariage.
Comtesse OLGA.

Les jaloux voudraient que le public n'eût qu'un œil pour lui crever.
Comtesse OLGA.

Un de nos ministres, s'étant mis fort en colère, criait l'autre jour à son domestique :
—C'est intolérable ! Etes-vous fou ou le suis-je ?
—Oh ! dit l'homme humblement, Votre Excellence ne garderait pas un domestique qui serait fou.

Les enfants terribles :
—Bonjour, bébé. Ton père est-il dans son cabinet ?
—Non, monsieur. Papa est allé chez le dentiste pour faire arranger les dents de maman.
—Ah !
—Mais maman est là.

Le peintre Cabollard, qui a été l'objet d'un formidable éreintement dans un journal, est rencontré par un ami.
—J'espère lui dit ce dernier que tu vas provoquer ce critique en duel ?
—Allons donc ! Pourquoi ? Est-ce que tu trouves que je ne suis pas assez gravement blessé comme cela ?

Le petit Bob à sa première leçon de géographie :
—Qu'est-ce que cela ? lui demande le professeur en plaçant son doigt sur la carte.
—Ça, m'sieu, c'est un ongle sale !

Monsieur sonne son domestique.
—Voyons, Joseph, regardez donc : vous m'apportez deux bottines du même pied.
Joseph sort un instant, puis revient effaré :
—Ah ! bien, monsieur, c'est pas ma faute ; l'autre paire est comme ça aussi !



UN DEBUTANT — Tableau de Peske Geza.



—Messieurs la séance est ouverte.

—Alors, m'sieu le président, faites fermer la fenêtre, il y a un courant d'air.

Sur la rue St-Jacques, entre financiers :

—Dis donc, tu sais, Paul ?

—Eh bien ?

—Il s'est encore laissé mettre dans le pétrin !

—C'est une si bonne pâte !

Avides de bruit jusqu'au scandale, certains hommes brûlent ce qu'ils ont adoré, pour s'entourer de fumée, à défaut d'encens.

Le comble du zèle pour un agent de police, c'est de suivre une idée.

Année 1900.

Le bourreau, très poliment au condamné en montrant le terrible siège électrique sur lequel en une seconde il va expier ses crimes :

—Veuillez vous asseoir, monsieur, je vous en prie.

Le condamné (en homme du monde) :

—Après vous, monsieur !

—Lorsque je me suis mariée, disait une dame, j'étais du matin au soir aux genoux de mon mari. Mon adoration était sans bornes ; je l'aurais mangé ..

—Et maintenant ?

—Maintenant... je regrette de ne pas l'avoir fait.



A LA MER

—Je ne vous ai pas encore vu prendre de bain depuis que vous êtes ici.

—Merci ! je me trouve assez bien conservé pour ne pas me mettre en saumure.



—Il me semble que vous portiez un autre bouton il y a quelques temps.

—On ne peut pas porter en automne des fleurs de printemps et ma boutonnière suit fidèlement tous les changements... de régime.

Au cercle :

—Tu sais que Mardochee célèbre aujourd'hui ses "noces d'argent" ?

—Comment, "ses noces d'argent" ? Il n'a pas trente ans, et d'ailleurs il n'est pas marié ?

—En effet, mais il épouse aujourd'hui une millionnaire.

Quand une jeune fille se marie, ses amies font fi de son choix pour se moquer d'elle et de lui. COMTESSE OLGA.

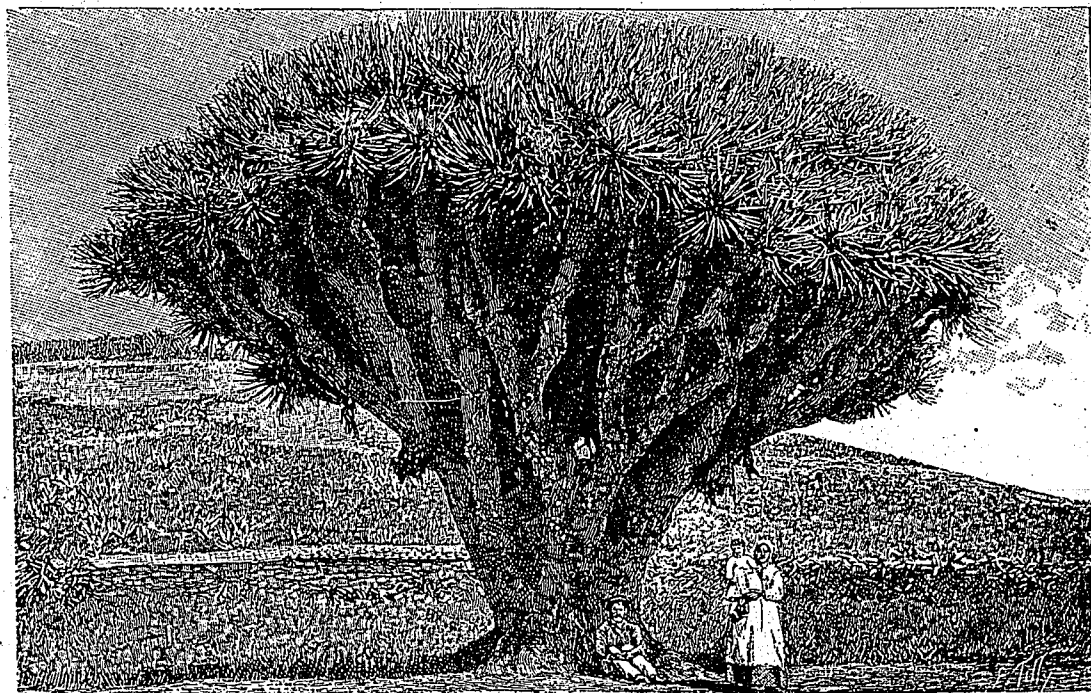
LES ARBRES GIGANTESQUES.



LE FROMAGER.—Guinée Française.

Le spécimen représenté par la photographie ci-jointe est le fromager infractueux (*Eriodendron enfractuosum*). Son nom spécifique fait allusion à la forme de son tronc qui se prolonge en un certain nombre d'ailes formant tout autour de l'arbre une série de cabines assez grandes pour que dans chacune d'elles plusieurs hommes puissent s'abriter. Les fruits de cette arbre renferment une ouate abondante, dont les indigènes de la Guinée française se servent pour faire des oreillers. Elle est malheureusement peu résistante, et n'a pu jusqu'à présent être utilisée dans l'industrie du tissage.

L'arbre représenté ci-dessus existe à Konakry, où l'on peut en admirer plusieurs autres ayant la même dimension. Elles sont énormes, comme l'indique les points de repère qu'on a eu soin d'y faire figurer en même temps : d'une part un Européen de taille élevée, de l'autre un canot pouvant tenir la mer. Il est difficile d'indiquer des dimensions précises, car ces ailes donnent au diamètre une longueur variable, mais on peut l'estimer à une dizaine de mètres environ.



LE DRAGONNNIER.—Ile de Ténériffe.

Les dragonniers (*Dracana*) et les baobabs (*Adansonia*) sont des arbres de la flore africaine qui présentent parfois des dimensions énormes. Ils sont plus connus et ont été maintes fois signalés dans les ouvrages spéciaux.—C'est surtout au Sénégal et au Soudan, que l'on rencontre les plus beaux spécimens de baobabs.—Il en existe encore aujourd'hui, à Dakar même, des exemplaires que déjà Adanson, lors de son voyage dans cette région, en 1749, signalait comme étant d'une grosseur exceptionnelle.

Dans l'île de Ténériffe, à Rotawa, on peut admirer des dragonniers remarquables, les plus beaux que l'on connaisse et qui attirent l'attention, tant par leur taille que par leur port élégant.

Mais ces arbres ne sont pas les seuls que l'on rencontre sur les côtes de l'Afrique, et il en est d'autres, d'une utilité plus grande, qui atteignent normalement des proportions énormes. Tels sont les acajous (*Bursera*), dont le tronc peut fournir après un équarrissage qui enlève toutes les irrégularités, ainsi que l'écorce et l'aubier, des billes dont le diamètre peut atteindre jusqu'à 5 pieds. C'est dans ces troncs d'arbres que les indigènes de l'Ogoué creusent des pirogues d'une seule pièce, ayant ce diamètre et souvent 50 à 60 pieds de long. De semblables pirogues portent facilement 3 à 4 tonnes de marchandises.

BIEN PUNI



—Tu n'es qu'un menteur !
 —Un menteur ! je n'ai jamais permis à qui que ce soit de me traiter ainsi sans le punir sur le champ et.....

M. et Mme X... savouraient les douceurs du tête-à-tête, lorsque le timbre retentit et la femme de chambre entra.
 —Madame, dit-elle, c'est le docteur.
 —Dites-lui qu'il m'est impossible de le recevoir... *je suis malade !* !

Les enfants terribles :
 —Louise, as-tu partagé ta papillote de chocolat avec ton petit frère ?
 —Oui, maman ; la preuve, c'est que j'ai mangé la pastille et que je lui ai donné la devise !

G... visite un appartement de garçon au cinquième étage.
 —Cela fait mon affaire, dit-il, mais \$400 pour trois pièces, c'est vraiment trop cher...
 —Songez, monsieur, qu'il y a un ascenseur dans la maison...
 —Un ascenseur... Ça n'est bon qu'à faire monter... les loyers !

Chez un avare atteint d'un cancer à l'estomac :
 —Docteur, combien me prendrez-vous ?
 —Pas un centime !
 —Ah ! merci, docteur !
 —Ce sont vos héritiers qui payeront !

On joue au " trente-et-un " : un monsieur passablement fat, quoique laid et fort mal tourné, perd pour un point :
 —Vous perdez pour avoir voulu chercher le brelan de dames, lui dit son voisin.
 —Je sais bien que ce n'est pas le jeu, répondit-il ; mais que voulez-vous ? les dames m'ont toujours réussi !

On ne peut vivre un certain temps ensemble sans se ressembler un peu ; tout contrat est un échange. MAD. ALPHONSE DAUDET



.... je te quitte pour te punir.

PROPHÉTIE ERRONÉE



MADENOISELLE VIEUXTEMPS. Quand je suis né, ma grand'mère a prédit que je ne vivrais pas vieille.
 MR BONTON. Ah ! Ah ! Votre grand'mère rirait bien de sa prophétie aujourd'hui.

Les navigateurs sont sans cesse à raconter que l'Océan leur joue de vilains tours quand souffle la tempête

Alors, pourquoi dit-on l'Océan pacifique ?

Un aveugle se tient à la porte d'une église, flanqué de sa femme, qui répète d'une voix sentimentale :

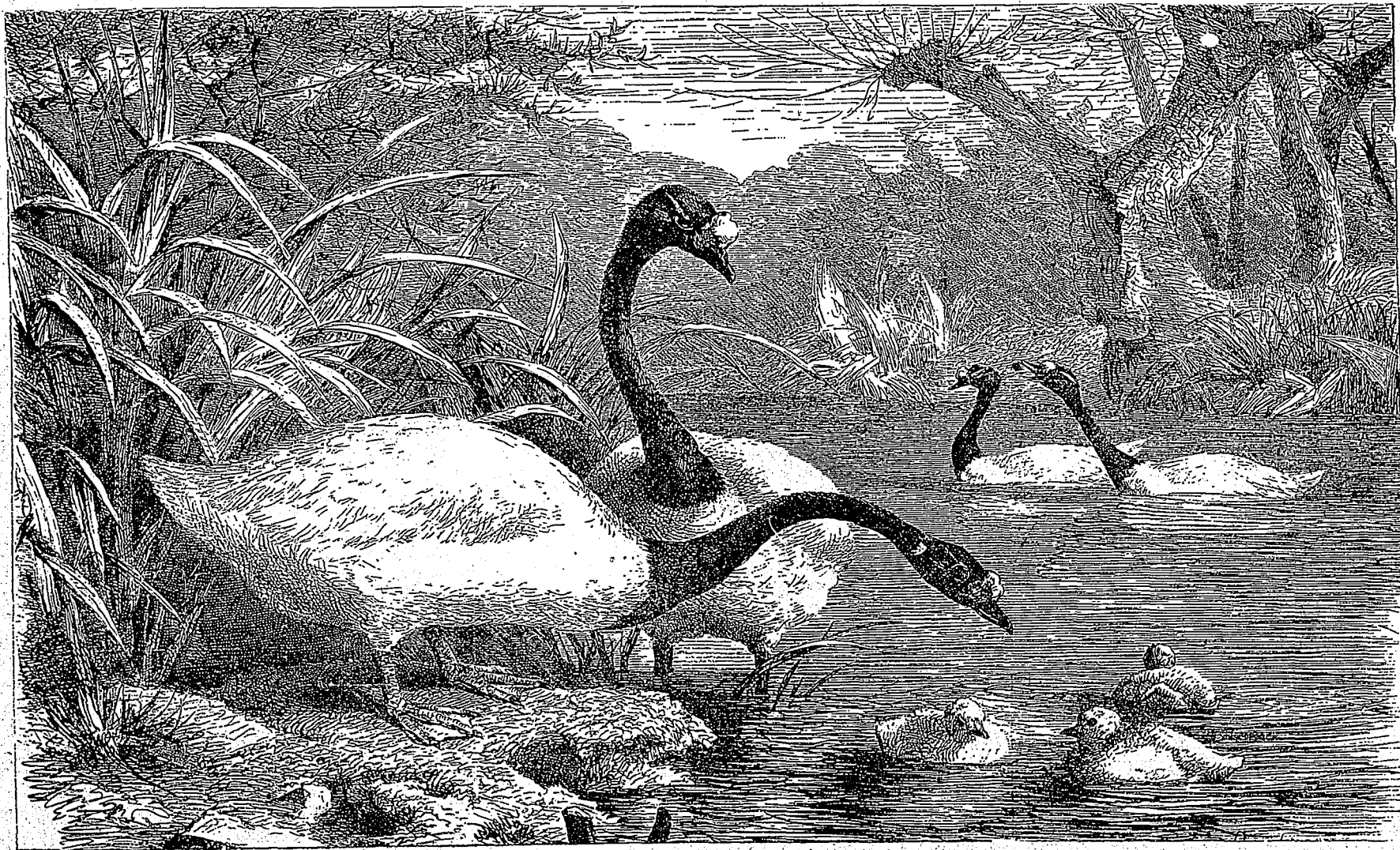
—N'oubliez pas le pauvre aveugle, s'il vous plaît.

Tout à coup l'aveugle l'interrompt :

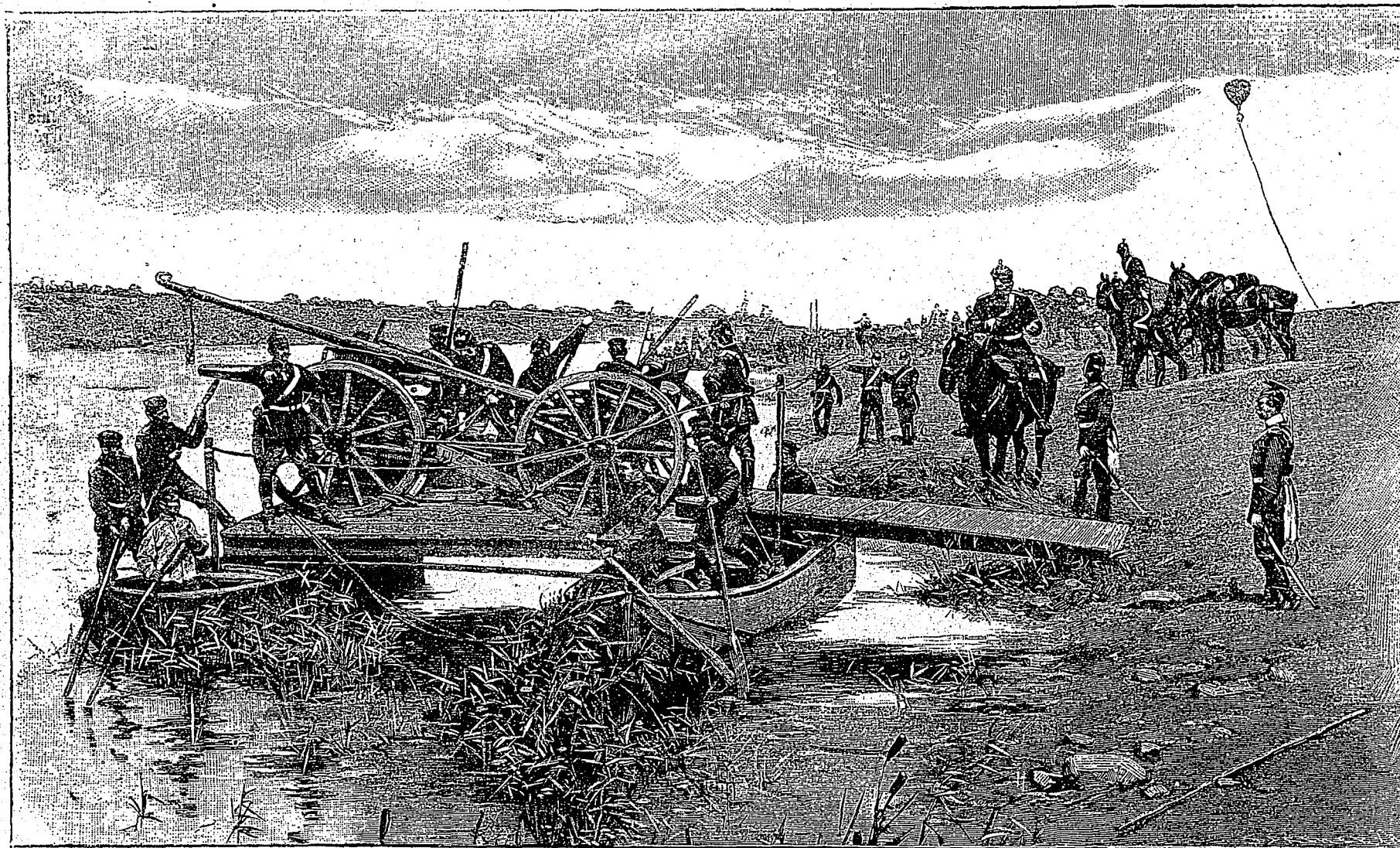
—Ne demande pas, dit-il, à ce grand sec qui vient là-bas ; il ne donne jamais rien.

Les autres gens nous voient du bonheur que nous n'avions pas senti.

CARMEN SYLVA.



ANGLETERRE — Les cygnes " à cou noir " de la reine Victoria dans le parc Saint-James à Londres



GRANDES MANŒUVRES ALLEMANDES.—Transport d'une pièce d'artillerie.

HISTOIRE POPULAIRE

DE

NAPOLÉON 1^{ER}

Racontée par un Vieux Soldat.

1808.

Au mois de juillet de l'année 1807, Napoléon et Alexandre, en se séparant à Tilsitt, avaient promis de se revoir avant la fin de l'année suivante. Cette entrevue avait encore acquis plus d'importance depuis les événements d'Espagne et le débarquement d'une armée anglaise dans la Péninsule. La Russie elle-même venait de recevoir le contre-coup de cette invasion : l'amiral russe Siniavin avait été ou paraissait avoir été contraint de livrer à l'amiral anglais Cotton la flotte qu'il commandait dans le Tage, pour être gardée comme un dépôt en Angleterre jusqu'à la paix entre les deux États. Mais la politique demandait surtout que les deux empereurs s'entendissent sur la situation de l'Allemagne. Le sort de la faible Prusse était fixé depuis Tilsitt ; quelques différends restaient seulement à régler. Il était question de réduire l'armée prussienne à quarante mille hommes pendant dix ans ; les places de Glogu, Stettin et Kustrin, devaient être occupées chacune par une garnison de mille Français que la Prusse solderait jusqu'à parfait payement des contributions de guerre, dont les arrérages, arrêtés entre les parties, montaient à cent quarante millions ; sept routes militaires devaient en outre traverser la Prusse.

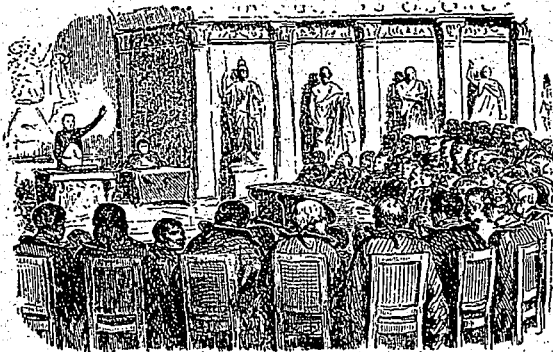
Au mois de juin 1808, l'Autriche, sortie tout à coup de sa routine militaire, avait introduit aussi chez elle, à l'instar de la France, la conscription et la garde nationale. Les landwehrs avaient été organisés, les landsturms, ou levées en masse, venaient d'être ordonnées. On savait que l'armée de ligne autrichienne allait être portée à quatre cent mille hommes, et les landwehrs d'Allemagne à trois cent mille ; enfin tout présentait en Autriche l'aspect d'une guerre imminente, malgré l'amitié qui existait entre elle et Napoléon. Il n'ignorait pas que



La Guerre d'Espagne—Cavalerie Française passant une rivière à gué.

dès le commencement de l'année, l'Autriche et l'Angleterre s'étaient rapprochées ; que cette dernière puissance, aussitôt après la nouvelle des événements de Bayonne, avait offert ses escadres à l'archiduc Charles, afin de le mettre à même de faire valoir ses prétentions au trône d'Espagne, en sa qualité d'héritier des droits de Charles VI, compétiteur de Philippe V. Aussi, dès le mois de juillet, Napoléon demanda au gouvernement autrichien

des explications positives, tant sur ses préparatifs militaires que sur ses nouvelles relations politiques, et, en même temps, il invitait les princes de la confédération à préparer leurs contingents, pour éviter une guerre sans motifs, tout en faisant voir à l'Autriche qu'on était prêt à la soutenir. Suivant son usage, le cabinet de Vienne se confondit en protestations d'amitié, et colora de différents prétextes ses armement



Napoléon prononçant un discours du Trône au Sénat

Napoléon, qui saisissait volontiers l'occasion de dire toute sa pensée, même à ses ennemis, interpella à Saint-Cloud, en présence de tout le corps diplomatique, l'ambassadeur d'Autriche, M. de Metternich ; il lui retraça hautement tout ce que lui devait son maître et le roi de Prusse, après la destruction de leurs armées à Austerlitz et à Iéna : "Croyez-vous, ajouta-t-il, que le vainqueur d'une armée française, qui eût été maître de Paris, eût agi avec cette modération ?"

L'accroissement subit et immodéré de l'état militaire de l'Autriche pouvait faire caindre à Napoléon une nouvelle coalition, d'autant plus que le comte de Stadion, l'implacable ennemi de l'Empereur et de la France, était alors en Autriche le ministre dirigeant. D'après cet ensemble de circonstances graves, et les rapports de ses ministres de la guerre et des relations extérieures, Napoléon adressa, le 4 septembre, au Sénat, un message où il s'exprimait ainsi : " Je suis résolu à pousser les affaires d'Espagne avec la plus grande activité, et à détruire les armées que l'Angleterre débarquera dans ce pays..... Mon alliance avec l'empereur de Russie ne laisse à l'Angleterre aucun espoir dans ses projets. Je crois à la paix du continent, mais je ne veux ni ne dois dépendre des faux calculs et des erreurs des autres cours ; et puisque mes voisins augmentent leurs armées, il est de mon devoir d'augmenter les miennes." C'était à la face de l'Europe que Napoléon déclarait à la France qu'il avait besoin de nouvelles forces pour repousser une agression qui la menaçait sous le

voile de la paix de Presbourg. En réponse à cette communication, le Sénat vota une levée de cent soixante mille hommes. La France comptait alors douze armées : celle de Pologne, celle de Prusse, celle de Silésie, celle de Danemark, celle de Dalmatie, celle d'Albanie, celle d'Italie, celle de Naples, celle d'Espagne, et des armées de réserve à Boulogne, sur les côtes, sur le Rhin et dans l'intérieur. Profondément indigné de la capitulation de Baylen, et convaincu que cet événement devait amener la retraite de ses troupes sur l'Elbe, Napoléon résolut d'aller lui-même se placer à leur tête, pour soumettre la Péninsule. Mais avant de retourner vers le Midi, il se rendit à Erfurth, où Alexandre allait le rejoindre.

Napoléon arriva le 27 à Erfurth, et alla au devant de l'empereur Alexandre, qui était à Weimar depuis deux jours. Il trouva à Erfurth tous les princes de la confé-



dération, envers lesquels il se plut à exercer son impériale hospitalité. Deux souverains seulement n'y parurent pas : le roi de Prusse et l'empereur d'Autriche ; mais ce dernier eut soin de faire partir le baron de Vincent, porteur d'une lettre d'excuses pour Napoléon.

Le baron de Vincent arriva à Erfurth plusieurs jours avant Napoléon. L'empressement de l'empereur François dans cette circonstance, signalait son déplaisir de n'avoir pas été appelé à l'entrevue d'Erfurth. Le déplaisir était d'autant plus vif, que cette exclusion, suffisamment motivée par l'attitude hostile que l'Autriche avait

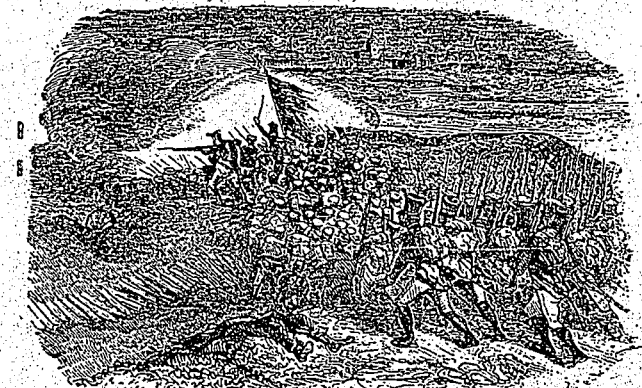
tenu depuis le voyage de Bayonne, prouvait à ce prince que le sort de l'Europe allait se régler sans lui.

Là, dans les épanchements d'entretiens intimes, les deux empereurs resserrèrent les liens d'amitié qui unissaient la France et la Russie ; Alexandre était fier de l'affection que lui témoignait Napoléon : une circonstance fortuite va le prouver d'une manière toute particulière. On avait établi un théâtre français à Erfurth : le célèbre Talma et les acteurs de la Comédie-Française y furent appelés ; chaque jour avaient lieu des représentations auxquelles assistaient les deux empereurs, les souverains de l'Allemagne, leurs ministres, leurs courtisans. Un soir qu'on jouait l'*Odipe* de Voltaire, au moment où Philoctète, en parlant d'Hercule, prononce ce vers :

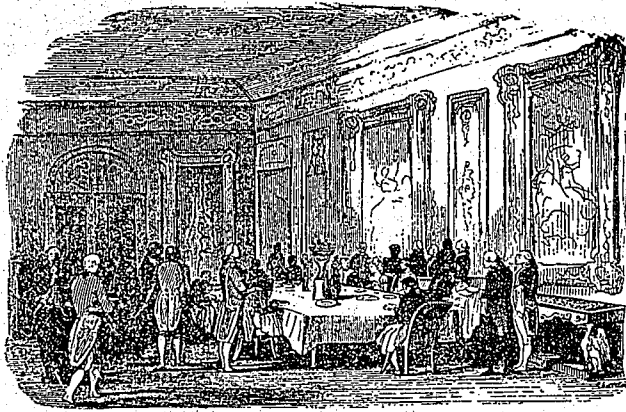
L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux :

Je l'éprouve tous les jours, dit Alexandre en serrant fortement la main de Napoléon. Ces mots, entendus de tous les assistants, retentirent bientôt dans toute l'Europe.

On n'était qu'à cinq lieues de Weimar. Les deux empereurs, accompagnés des rois de Bavière, de Saxe, de Wurtemberg et de tous les princes de la confédération, se rendirent dans cette résidence, où le duc les avait invités à une fête magnifique : il y eut une chasse au-

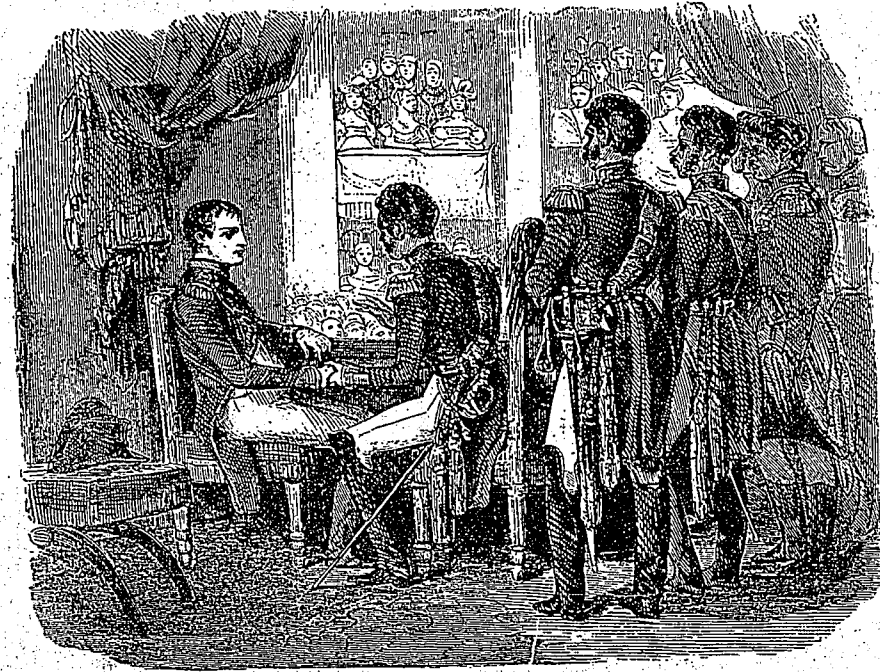


Dans les montagnes de l'Espagne



Un diner de gala à Erfurth

cerf, ensuite un banquet, et le soir un spectacle sur le théâtre de la cour, où fut représentée *la Mort de César*. Un bal brillant termina cette journée. Le lendemain, Napoléon alla visiter le champ de bataille d'Iéna ; il y trouva un temple à la Victoire, élevé au centre du plateau sur lequel il avait bivouaqué deux ans auparavant. C'était le terrain même où le grand-duc de Saxe-Weymar, qui faisait les honneurs de cette fête triomphale, avait été battu à la tête d'une division prussienne ; où le



Napoléon et Alexandre au théâtre d'Erfurth.

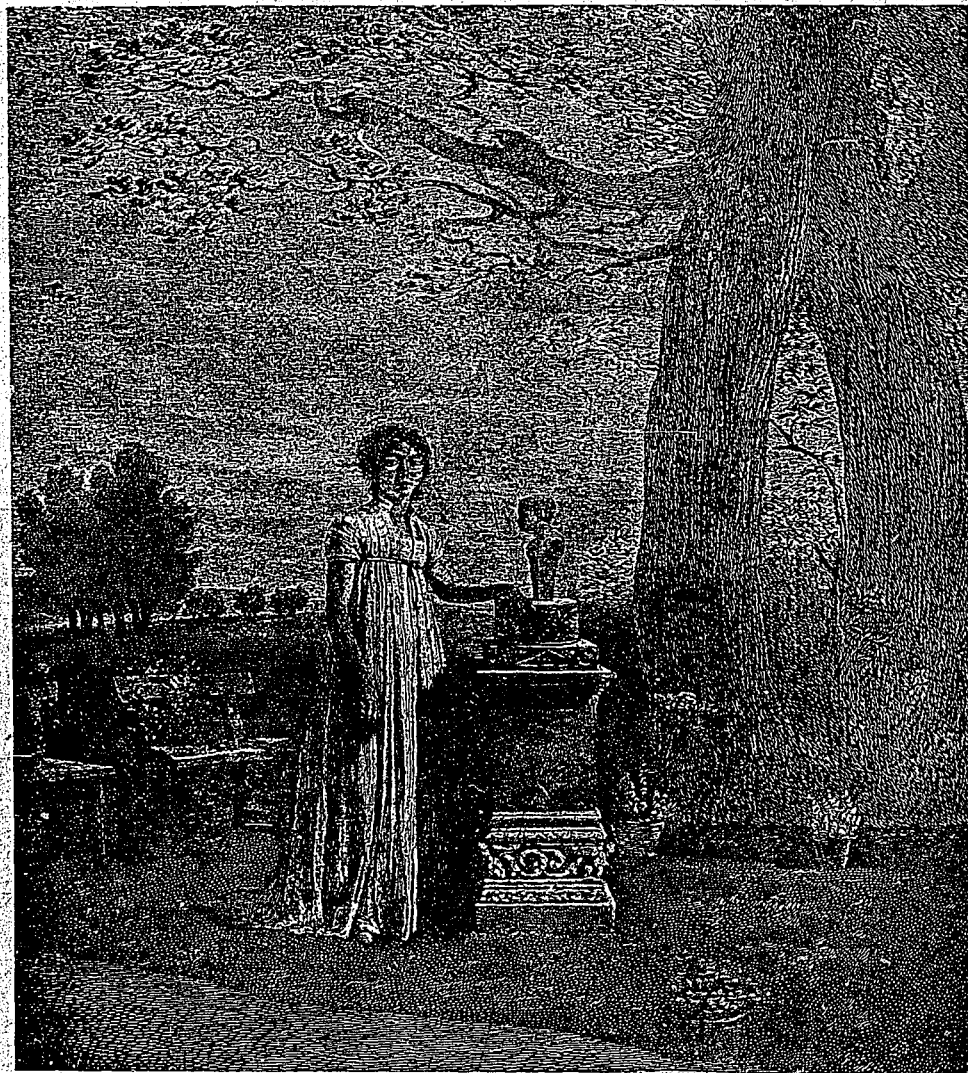


Les deux empereurs à Erfurth

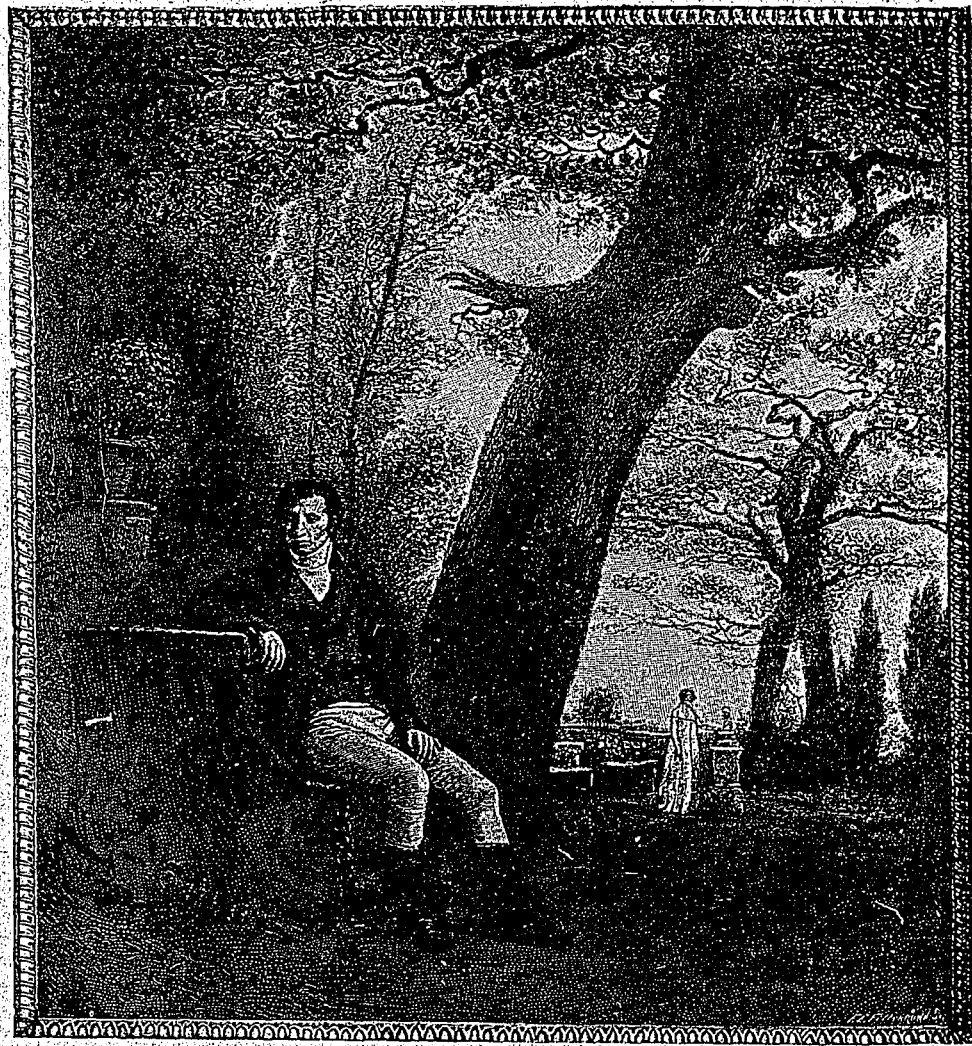
roi de Prusse, l'allié d'Alexandre, avait perdu sa couronne ; où le roi de Saxe, l'allié du roi de Prusse, avait gagné la sienne. Pendant ce court séjour de Napoléon à Weymar, les deux plus célèbres littérateurs de l'Allemagne, Goethe et Wieland, lui furent présentés. Un décret daté d'Erfurth leur accorda la décoration de la Légion d'honneur. Cet ordre du mérite français devenait insensiblement l'ordre du mérite européen, moyen de conquête tout à fait neuf, et qui ne devait appartenir qu'à son fondateur. Goethe et Wieland étaient les deux plus beaux génies de l'Allemagne. On prétend qu'admis à une audience particulière par Napoléon, ces deux hommes éminents agitèrent avec ce prince des questions qui n'étaient ni philosophiques ni littéraires, telles que celle de la réorganisation de l'Allemagne luthérienne, mais que Napoléon éconduisit cette proposition au nom de la foi

qu'il devait à la Prusse par le traité de Tilsitt. On attribua depuis à ce refus loyal la conjuration du *Tugendbund prussien*, qui dès lors s'organisait dans un dessein bien différent de celui de venger la maison de Brandebourg.

Le parti de l'Autriche était pris : elle continua ses organisations militaires. N'ayant point été appelée à Erfurth, elle ne reconnut pas le roi Joseph, comme l'avaient fait l'empereur de Russie et les autres princes de l'Allemagne, malgré la promesse qu'elle en avait faite par l'organe de M. de Metternich, à Paris, avant le voyage d'Erfurth, en retour de l'évacuation de la Silésie, qui s'était opérée immédiatement de la part de la France. Le 14 octobre, Alexandre et Napoléon se séparèrent pour ne plus se revoir. Ils prirent le même jour la route de leurs États, ainsi que les autres souverains. Le



JULIE CLARY, fille d'un commerçant de Marseille, femme de Joseph Bonaparte. Sa sœur épousa le général Bernadotte et devint reine de Suède et de Norvège.



JOSEPH BONAPARTE, frère aîné de Napoléon, né à Cyaccio en 1768. Roi de Naples 1806. Roi d'Espagne 1808. Emigra aux Etats-Unis en 1815 sous le nom de comte de Survilliers. Mort à Florence en 1844.



Le prince Eugène.

(Voir 1er Volume, page 472.)



La REINE HORTENSE et son fils Napoléon Charles, frère aîné de l'empereur Napoléon III.

19, Napoléon était à Saint-Cloud, où le suivit le comte Romanzoff, ambassadeur de Russie.

Cependant, depuis cette époque, à l'ombre des lauriers et même du trône de Napoléon, une conspiration sourde s'attacha dès lors à envenimer ses paroles, à noircir ses projets, à jeter sur les opérations de son gouvernement et sur ses victoires même une défaveur et une méfiance acharnée. Les hommes de ce parti veillaient sur les adversités de l'Empereur ; ils semaient dans la société de sinistres prophéties, et ne cessèrent de flétrir, tous les



malheurs de Napoléon : que lorsque, le voyant abattu, ils prirent hautement l'attitude du triomphe, et démasquèrent soudain, toute couverte des livrées impériales, leur longue et secrète conjuration.

Impatient de diriger lui-même en Espagne les opérations militaires, Napoléon part pour Bayonne, où il arrive le 3 novembre ; le 4, il est en Espagne : la victoire y entre avec lui. Le roi Joseph vient au-devant de lui jusqu'à Vittoria. L'empereur marche vers Madrid, dont il faut conquérir la route ; l'armée d'Estramadure, forte de vingt mille hommes, commandée par le comte de Belvédère, défend la ville de Burgos. Napoléon place toute la cavalerie sous les ordres du maréchal Bessières, et donne le commandement du deuxième corps au maréchal Soult. Celui-ci se met en mouvement le 10, et trouve l'ennemi en position à Gamonal, où il est reçu par une décharge de trente pièces de canon. La division Mouton bat le pas de charge ; l'artillerie la soutient, et le duc d'Istrie a débordé l'ennemi. Enfoncés par l'attaque

impétueuse de l'infanterie, les Espagnols éprouvent une *déroute complète*, et laissent sur le champ de bataille trois mille morts, autant de prisonniers, deux drapeaux et vingt-cinq pièces de canon ; le reste se sauve à Burgos, où les Français pénètrent pêle-mêle avec les fuyards, et les poursuivent de tous côtés. Nos troupes occupent le château de Burgos, que l'ennemi avait bien approvisionné. L'empereur entre avec sa garde à Burgos ; on y recueille des magasins de laine pour une valeur de trente millions.

L'armée de Galice, qui était forte de quarante-cinq mille hommes, battue à Bilbao, se voit poursuivie par le duc de Bellune dans la direction d'Espinosa, par le duc de Dantzick dans celle de Villarcayo, et tournée par le duc de Dalmatie dans celle de Reynosa. Le général Lasalle est à Lerma ; le général Milhaud à Palencia. Valladolid tombe en notre pouvoir. Les Anglais ont débarqué à la Corogne ; une division de leur armée de Portugal tient Badajoz : notre armée brûle de se mesurer avec eux. Pendant ce temps, défaite de nouveau dans les combats de Durango, Guenès, Valmacéda, l'armée de Galice est presque détruite ; le 12, à la bataille d'Espinosa, que livre le duc de Bellune, Blake perd dix mille hommes et cinquante pièces de canon. Parvenu à Reynosa, le duc de Dalmatie achève la ruine de cette armée, et lui enlève ses parcs, ses bagages, ses magasins. Le 16, le duc d'Istrie arrive à Aranda, dirige des partis de cavalerie, d'un côté sur Léon, de l'autre sur Madrid, pendant que le duc de Dalmatie entraine à Santander, où il s'emparait de neuf mille fusils anglais, et saisissait sur la côte plusieurs convois chargés d'artillerie et de munitions.

Les armées de Galice et d'Estramadure, commandées par Blake et la Romana, avaient à peu près disparu aux batailles d'Espinosa et de Burgos ; il restait à atteindre la grande armée d'Andalousie, de Valence, de la Nouvelle-Castille, de l'Aragon, sous les ordres de Castanos, Penas et Palafox ; portée à quatre-vingt-mille hommes, elle occupait en partie Calahorra et Tudela. Le 22, l'empereur transporte son quartier général de Burgos à Lerma. Le duc d'Elchingen entre dans Soria (l'ancienne Numance) et dans Medina-Celi. Les ducs de Montebello et de Conegliano font leur jonction à Lodosa ; le duc de Bellune est à Venta de Gomez. Les avenues de Madrid, du côté du nord, sont interceptées. Le duc de Montebello marche avec vingt-quatre mille hommes pour présenter la bataille à l'armée espagnole : il la rencontre, le 23, en avant de Tudela, forte de quarante-cinq

mille hommes, avec quarante pièces de canon, et conduite par le général Castanos. Cette armée ne peut résister à l'impétuosité de l'attaque que dirige le général Maurice Mathieu : son centre est enfoncé ; la cavalerie du général Lefebvre y pénètre et enveloppe sa droite. Le général Lagrange complète la victoire en culbutant la ligne de Castanos. Les Espagnols, en pleine déroute, ont à regretter quatre mille prisonniers, trois cent officiers, sept drapeaux, trente pièces de canon, et abandonnent à Tudela d'immenses approvisionnements. Le duc de Conegliano avance sur Saragosse ; le duc d'Elchingen s'est emparé de riches magasins à Agreda.

Ainsi le centre de l'armée espagnole avait été battu à Burgos, la droite à Espinosa, la gauche à Tudela. L'empereur porte son quartier général au village de Bozeguilas ; le 30, le duc de Bellune se trouve au pied de la fameu-



se montagne de Somo Sierra, dont dix mille hommes de la réserve espagnole, que commande San Benito, protégés par des retranchements, et ayant en batterie seize pièces de canon, défendent le passage. A peine la fusillade et la canonnade sont engagées, que le général Montbrun, à la tête des chevaux-légers polonais, gravit les hauteurs, exécute une des plus belles charges qui aient honoré la cavalerie de la garde, dont ce corps fait partie, et décide l'affaire ; ce régiment se couvre d'une gloire immortelle. Les Espagnols se dispersent dans les montagnes en jetant leurs armes : ils laissent au vainqueur seize pièces de canon, dix drapeaux, deux cents

chariots de bagages, les caisses militaires, et parmi les prisonniers on compte tous les officiers supérieurs de cette division. Après ce combat prodigieux, où une troupe de cavalerie légère emporte au galop les escarpements d'une position que la nature a rendu inexpugnable pour toute autre arme que l'infanterie, les Français n'ont plus qu'à marcher à Madrid. Le 1er décembre, le quartier général impérial est à Saint-Augustin, et le 2, l'armée victorieuse célèbre l'anniversaire du couronnement de Napoléon sous les murs de la capitale de l'ennemi. L'Empereur paraît le jour même sur les hauteurs qui environnent la ville ; la cavalerie du duc d'Istrie et la garde impériale l'accueillent avec enthousiasme.

Madrid est toujours au pouvoir de l'ennemi ; soixante mille hommes armés, composés en partie de la population barbare et fanatique des campagnes, l'ont conquise sur ses propres habitants ; la garnison régulière est de six mille hommes de ligne ; cent pièces de canon défendent les remparts. On a barricadé les rues, les portes des maisons ; les cloches de deux cents églises sont en branle, les cris d'une multitude dont le désordre égale le délire ajoutent une horreur particulière à la consternation qui frappe cette grande cité. Le duc d'Istrie envoie sommer Madrid, où s'est formée une junte militaire sous la présidence de Castellar ; un général de la ligne vient y répondre, accompagné d'hommes furieux qui surveillent ses paroles et dictent son refus. L'aide de camp du duc d'Istrie, chargé de la sommation, n'a été sauvé de la fureur de la populace que par les troupes de ligne ; le général Montbrun n'a dû la vie qu'à ses armes. La veille, le marquis de Paralès, faussement accusé d'avoir fait remplir de sable les cartouches, a été déchiré par le peuple, et ses membres portés dans tous les quartiers. Voilà la situation de Madrid.

L'armée française n'est plus qu'à trois lieues de cette ville : Napoléon passe le reste de la journée à la reconnaître, et à arrêter un plan d'attaque qui concilie également les intérêts de l'humanité et ceux de sa gloire. Il ne veut pas livrer l'assaut. C'est par l'impression de sa présence sur cette tourbe féroce et sur les honnêtes habitants qu'elle tyrannise, que Napoléon conçoit l'espérance de voir s'ouvrir devant lui les portes de Madrid. Le soir, à sept heures, il ordonne au général Maison de se loger dans les faubourgs, et le fait soutenir par le général Lauriston, avec quatre pièces d'artillerie de la garde. A minuit, le prince de Neuchâtel envoie un lieutenant



ESPAGNE — Napoléon devant Burgos

colonel, pris à Somo Sierra, porter une nouvelle sommation au gouverneur de Madrid, qui demande encore un délai. Mais dans cet intervalle, le général Sénarmont, avec ses trente pièces d'artillerie, fait une brèche aux murs du Retiro ; un bataillon de voltigeurs s'y jette et chasse les quatre mille hommes qui le défendent. Tous les débouchés tombent au pouvoir de nos troupes, pendant que vingt pièces de canon de la garde trompent, d'un autre côté, l'ennemi par une fausse attaque. La prise du Retiro a rendu désormais toute résistance inutile ; mais

Napoléon ne perd pas de vue son grand objet, celui de ménager la ville. Indépendamment de l'horreur que lui inspire l'idée des scènes de carnage et de désolation qu'offrirait une aussi vaste cité prise d'assaut, et défendue par une population fanatisée comme l'est celle de Madrid, il ne veut pas frayer un chemin à son frère sur les ruines de sa capitale, et se contente de faire avancer quelques compagnies de voltigeurs, qu'il a soin de ne pas faire soutenir, afin d'éviter le pillage et la guerre des maisons.

La Femme en Blanc

PAR

W. WILKIE COLLINS.

Traduit selon le vœu de l'auteur par
E. D. FORGUES

(Le récit est continué par Vincent
Gilmore, de Chancery Lane, avocat)

(Suite).

Un examen approfondi des affaires de sir Percival, auquel j'avais dû me consacrer en étudiant les clauses du contrat relatives à lui, m'avait trop bien révélé l'existence d'énormes hypothèques sur sa terre; et je savais que son revenu, considérable en apparence, était en réalité à peu près nul, pour un homme de sa position. Le besoin d'argent disponible se faisait sentir à chaque instant dans cette existence obérée, et l'annotation de son avocat à la clause que j'avais imaginée pour sauvegarder le capital de miss Fairlie, n'était autre chose que l'aveu égoïste et franc de cette urgente nécessité.

La réponse de M. Fairlie m'arriva courrier par courrier, et se trouva aussi peu précise et aussi peu concluante que possible. Traduite en bon anglais, voici à peu près ce qu'elle voulait dire :

« Le cher Gilmore ne serait-il pas assez obligeant pour ne pas tourmenter son client et ami, au sujet d'une éventuelle lité si éloignée ? Était-il probable que « une jeune femme de vingt et un ans vint à mourir, et à mourir sans enfants, avant un homme de quarante-cinq ?

« D'un autre côté, en ce pauvre monde, « tel qu'il est fait saurait-on mettre à un « trop haut prix le repos de l'esprit, le « caline de la vie ? Eten supposant même « que ces deux célestes bénédictions dus « sent être acquises moyennant le sacrifi- « ce possible, à une époque lointaine, « d'une bagatelle comme vingt mille li- « vres sterling, n'était-ce pas encore un « bon marché à faire ? Oui, certainement. « Pourquoi donc n'y pas donner les « mains ? »

Je jetai la lettre avec un mouvement de dégoût. Juste au moment où le papier glissait en frissonnant sur le parquet, on heurtait à ma porte, et le solicitor de sir Percival, M. Merriman, se faisait introduire dans mon cabinet. Il y a dans ce monde plusieurs variétés de l'homme de loi retors et rapace, mais les mieux cuirassés de tous, j'imagine, sont ceux qui vous arrivent, déguisant leur appétit sous l'apparence d'une inaltérable bonne humeur. Un homme d'affaires bien nourri, aux joues pleines, au sourire bienveillant, est ordinairement celui qu'on trouve le plus dur à la détente. M. Merriman appartenait à cette variété de l'espèce.

— Et comment va ce bon monsieur Gilmore ? commença-t-il tout rayonnant d'amabilité ; enchanté, monsieur, de vous trouver en si bon état. Je passais devant chez vous, et j'ai pensé que, peut-être, aviez-vous quelque chose à me dire. Allez donc ? tâchons de régler ici, de bonne amitié, la petite difficulté qui nous a mis aux prises ! Avez-vous déjà reçu des nouvelles de votre client ?

— Oui... et le vôtre a-t-il répondu ?

— Ah ! cher confrère, je voudrais bien pouvoir tirer quelque chose de lui... et pût à Dieu qu'il voulût décharger mes épaules de la responsabilité qu'il y laisse ! Mais, là-dessus, son parti est bien pris, bien irrévocable. « Merriman, les détails vous regardent. Faites pour mes intérêts

tout ce que vous jugerez convenable ; et, jusqu'à ce qu'elle soit terminée, ne me comptez personnellement pour rien dans toute cette affaire. » Voilà, mot pour mot, ce que sir Percival m'a dit, il y a quinze jours ; et tout ce que j'ai pu en tirer depuis, c'est l'exacte répétition de ces mêmes paroles. Je ne suis pas difficile à manier, monsieur Gilmore, ainsi que vous pouvez le savoir. Personnellement et privéement, je ne demanderais pas mieux que de raturer, à l'instant même, cette note qui vous a offensé. Mais sir Percival ne voulant se mêler de rien, sir Percival me remettant en aveugle tous ses intérêts, puis-je faire autre chose que de les défendre comme je l'entends ? J'ai les mains liées, ne le voyez-vous pas, cher monsieur ? J'ai les mains liées.

— Ainsi donc, vous maintenez à la lettre votre note sur la clause des vingt mille livres ? lui dis-je.

— Ma foi, oui !... tout en l'envoyant au diable. Je n'ai pas d'autre parti à prendre. — Il se rapprocha de la cheminée et se chauffa le gras des jambes, tout en fredonnant d'une belle voix de basse-taille, faite pour briller au dessert, je ne sais quel refrain de chansonnette.

— Et que dit-on de votre côté ? reprit-il. Voyons donc un peu ; que disent vos gens ?

J'avais honte de répondre. J'essayai de gagner du temps. Je fis même pire que cela. Mes instincts professionnels reprurent le dessus, et je tâchai de négocier.

— Vingt mille livres ne sont pas une petite affaire, dis-je, pour que les amis de la jeune dame les lâchent ainsi, à première réquisition.

— Incontestable, reprit M. Merriman, qui abaissait un regard pensif sur la pointe de ses bottes. Question bien posée, monsieur, très-bien posée.

— Un compromis, où les intérêts de la famille de ma cliente seraient pris en considération à l'égal des intérêts du mari, ne nous aurait peut-être pas effrayés à ce point. Allons ! allons ! continuai-je, tout ceci se résout, après tout, en un marché à conclure. Quel est le minimum dont vous vous contenterez ?

— Notre « minimum », dit M. Merriman, c'est dix-neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf livres, dix-neuf shillings onze pences et trois farthings. Ah ! ah ! ah ! ah !... veuillez m'excuser, monsieur Gilmore... il faut bien se passer, de temps en temps, une petite plaisanterie.

— Celle-ci est mince, en effet, remarquai-je ; elle vaut tout juste le farthing que vous voulez bien nous abandonner...

M. Merriman était aux anges ; il riait de ma réplique, à faire tomber les murs de mon cabinet. Quant à moi, je n'étais pas de moitié si réjoui ; je revins à l'affaire, voulant mettre fin à l'entrevue.

— Nous sommes aujourd'hui vendredi, lui dis-je ; donnez-nous jusqu'à mardi prochain pour notre réponse définitive.

— Certainement, répliqua M. Merriman. Et plus longtemps, cher monsieur, si vous le voulez. — Il prit son chapeau pour partir, et, alors, m'interpellant de nouveau : — A propos, dit-il, vos clients du Cumberland n'ont-ils rien appris de plus au sujet de cette femme qui avait écrit la lettre anonyme ?

— Rien de plus, répondis-je. Et vous-même, n'avez-vous trouvé aucune trace d'elle ?

— Pas encore, dit mon confrère. Mais nous n'avons pas perdu tout espoir. Sir Percival soupçonne, à part lui, que quelqu'un la tient cachée, et nous faisons surveiller ce quelqu'un.

— Vous voulez dire, sans doute, la vieille femme qui était avec elle dans le Cumberland, demandai-je.

—Non, ni rien qui lui ressemble, répondit M. Merriman. Nous n'avons pas encore mis la main sur la vieille femme. Notre quelqu'un est un homme ; il est jeune ; il est ici, à Londres, où nous ne le perdons pas de vue, et nous avons toute raison de penser que, voulant du bien à Miss Catherick, il a été pour quelque chose dans son évasion de l'asile. Sir Percival voulait immédiatement le prendre à partie, mais je m'y suis opposé :

« Non, lui ai-je dit, ce serait le mettre sur ses gardes ; guétons le, sachons attendre ! » Nous verrons ce qui arrivera. Cette femme en liberté, monsieur Gilmore, nous donnera, peut-être du fil à retordre : qui sait ce qu'elle inventera maintenant ? Bien le bon jour, très-cher maître ! . . . Je compte, pour mardi prochain, sur le bonheur d'entendre parler de vous.

Là dessus, avec un sourire aimable, il s'éloigna.

Pendant cette dernière partie de la conversation avec mon confrère, mon esprit, je l'avoue, était quelque peu préoccupé. J'avais si fort à cœur l'affaire des vingt mille livres, que tout autre sujet me trouvait discret ; aussi, quand on m'eût laissé seul, je me mis à chercher comment je pourrais me tirer de là.

S'il se fût agi de tout autre client, je m'en serais tenu à mes instructions, si déplaisantes qu'elles m'eussent paru, et, sans plus de luttes, j'aurais immédiatement abandonné les vingt mille livres. Mais, vis-à-vis de Miss Fairlie, je ne pouvais agir avec cette indifférence d'homme d'affaires. Je me sentais pour elle toute l'affection et l'admiration que je lui devais ; je me souvenais avec reconnaissance que son père avait été pour moi le meilleur des patrons, l'ami le plus dévoué ; tout en dressant le contrat, j'éprouvais exactement les mêmes anxiétés pour elle que j'aurais pu ressentir si je n'eusse été un vieux célibataire, pour ma propre fille ; et j'étais bien décidé à n'épargner pour son service, alors que ses

principaux intérêts étaient en jeu, aucun sacrifice personnel.

Il ne fallait pas songer à écrire une seconde fois à M. Fairlie ; cela n'eût servi qu'à lui donner une seconde occasion de me glisser entre les doigts. Le voir lui adresser personnellement mes remontrances pouvait être plus utile. Le lendemain était précisément un samedi. Je résolus de prendre un billet d'aller et retour, et de risquer mes vieux os sur le chemin de fer du Cumberland, le tout avec la chance de pousser ce tuteur si négligent à prendre le parti le plus juste, le plus digne, le plus honorable. Assez pauvre chance, sans nul doute, mais, une fois que je l'aurais tentée, ma conscience serait en repos. J'aurais fait, alors, tout ce que peut un homme dans ma position pour sauvegarder les intérêts de la fille unique d'un ami défunt.

Cette journée du samedi se leva fort belle : bon vent d'ouest, soleil brillant. Comme j'avais éprouvé, tout récemment, un retour de cette oppression du cerveau contre laquelle mon médecin, depuis plus de deux ans déjà, me recommandait de me précautionner très sérieusement, je voulus saisir l'occasion de faire un peu plus d'exercice qu'à l'ordinaire, en dépêchant mes bagages avant moi, et en allant à pied jusqu'à l'embarcadere d'Eaton-Square. Au moment où j'entrais dans Holborn, un gentleman qui me contrépassait d'un pas rapide, s'arrêta tout à coup et m'adressa la parole. C'était M. Walter Hartright.

S'il n'eût été le premier à m'aborder, j'aurais certainement passé auprès de lui sans l'apercevoir, tant il était changé, méconnaissable. Sa figure était pâle, ses yeux étaient hagards, — il y avait dans ses gestes quelque chose de précipité, d'incertain ; — et sa toilette, dont j'avais remarqué, à Limmeridge, le soin parfait, me parut maintenant si négligée, qu'elle m'eût fait honte sur le dos d'un de mes clercs.

—Y a-t-il longtemps que vous êtes revenu du Cumberland ? me demanda-t-il. J'ai eu, tout récemment, des nouvelles de Miss Halcombe. On n'en a pas caché quelques explications de sir Percival Glyde avaient été admises comme suffisantes. Le mariage aura-t-il lieu bientôt ? . . . En savez-vous quelque chose, monsieur Gilmore ? . . .

Il parlait si vite, et ses questions se succédaient, pêle-mêle, si étrange et si confuse, que je pouvais à peine le suivre. L'intimité accidentelle qui, à Limmeridge, lui avait été accordée, ne me paraissait pas, d'ailleurs, lui donner le droit d'entrer ainsi dans les secrets de la famille ; en conséquence, je résolus de traiter aussi évasivement que possible, vis-à-vis de lui, la question du mariage de Miss Fairlie.

—Nous verrons, monsieur Hartright, lui dis-je, — nous verrons. J'ose croire que si nous attendons pour parler du mariage, sa publication dans les journaux, nous ne risquerons guère de nous tromper. Excusez cette remarque, mais je suis fâché de vous retrouver avec une mine moins bonne qu'à notre dernière rencontre.

Une contraction nerveuse, qui ne dura qu'un moment, passa sur ses lèvres et autour de ses yeux ; je me reprochai presque de lui avoir répondu avec une réserve si marquée.

—Vous avez raison, dit-il avec amertume. Quel droit ai-je donc de vous questionner sur son mariage ? Je le verrai dans les journaux, comme tout le monde. . . Oui, continua-t-il avant que j'eusse pu lui faire accepter la moindre excuse. Oui, tous ces temps-ci, je n'ai pas été très-bien portant. Je vais essayer du changement d'air et de nouvelles occupations. Miss Halcombe a bien voulu me recommander, et les renseignements pris se sont trouvés au gré des personnes avec qui je m'engage. C'est un peu loin, à la vérité ; mais peu m'importe où je vais, sous quel climat, et combien de temps je passerai loin de mon pays.

Tout en parlant ainsi, je remarquai qu'il jetait de temps en temps sur la foule d'étrangers, dont le double courant nous enveloppait, un regard singulièrement soupçonneux, absolument comme s'il eût pensé découvrir parmi eux quelque espion.

—Je souhaite que votre voyage réussisse en tout point, lui dis-je, et qu'il soit suivi d'un heureux retour ; . . . puis j'ajoutai, de manière à ne pas le tenir trop à l'écart de ce qui concernait les Fairlie : — Précisément aujourd'hui, je vais à Limmeridge pour affaires. Miss Halcombe et Miss Fairlie viennent d'en partir pour visiter des amis dans le Yorkshire.

Ses yeux rayonnèrent, et il parut sur le point de me répondre ; mais le même spasme nerveux vint une seconde fois contracter momentanément son visage. Il prit ma main, la serra fortement, et se perdit dans la foule, sans ajouter un seul mot. Il n'était guère pour moi autre chose qu'un étranger, et pourtant je restai là, une ou deux minutes, le suivant de l'œil avec une sorte de regret. L'exercice de ma profession m'avait fait pratiquer les jeunes gens assez pour savoir à quels signes on reconnaît qu'ils commencent à mal tourner, et lorsque je pris ma route vers le chemin de fer, je dirai à regret que j'avais de grandes inquiétudes sur l'avenir de M. Hartright.

IV

Parti par un train du matin, j'arrivai à Limmeridge à temps pour le dîner. Le château était d'un vide et d'une monotonie qui m'accablèrent. J'avais espéré qu'en l'absence des jeunes ladies, la bonne Mistress Vesey me tiendrait compagnie ; mais un rhume la confinait dans sa chambre. Les domestiques furent si surpris de me voir que, dans leur trouble et leur empressement extravagants, ils commirent toute espèce d'erreurs fâcheuses. Le sommelier lui-même, assez âgé pour en savoir

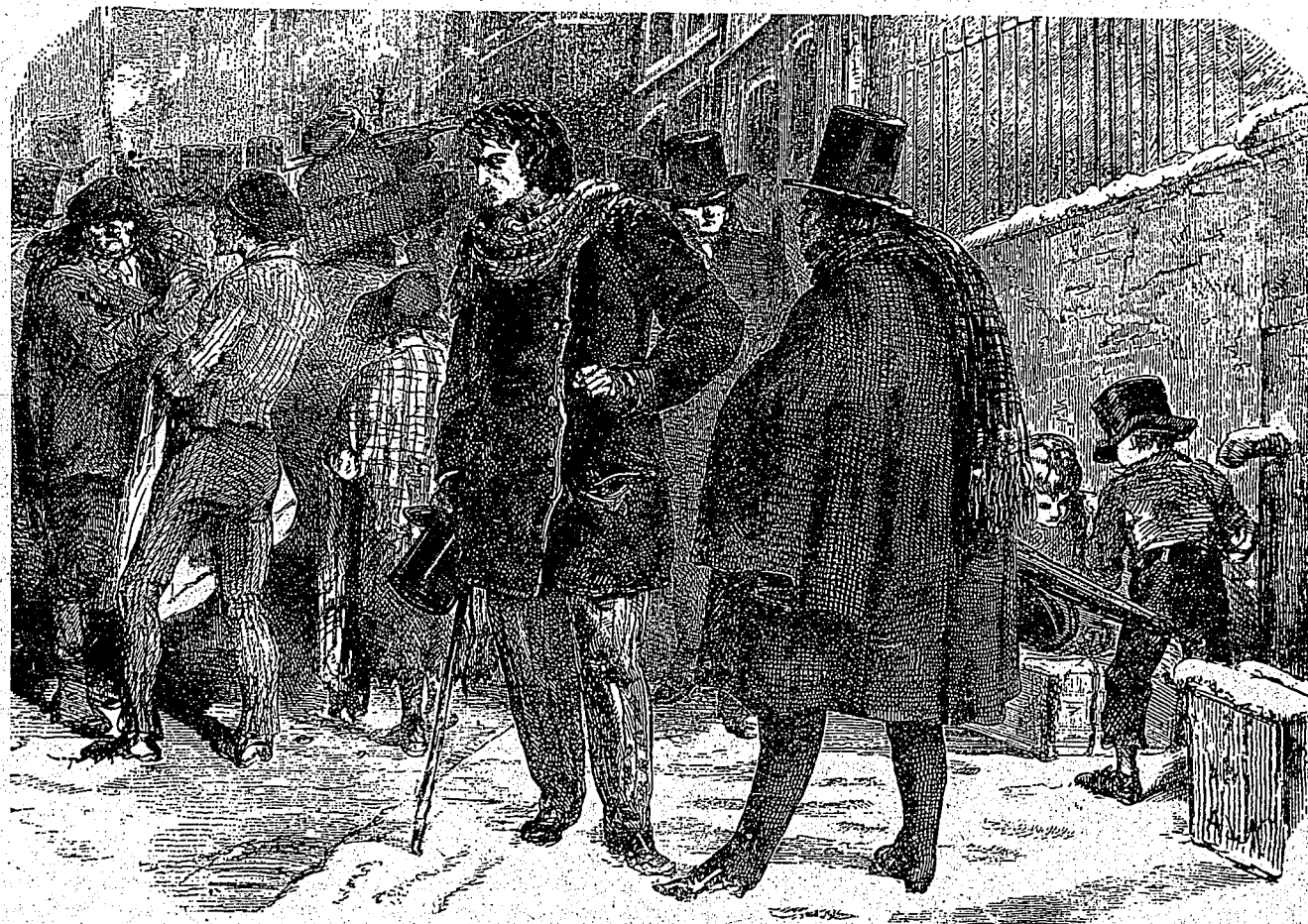
plus long, m'apporta une bouteille de Porto qu'il avait omis de faire tiédir.

Les nouvelles qu'on me donna de M. Fairlie, étaient exactement les mêmes qu'à l'ordinaire; et lorsque je lui envoyai annoncer mon arrivée, il me fit dire qu'il serait charmé de me voir le lendemain matin, mais que la brusque nouvelle de mon apparition avait déterminé chez lui des palpitations de cœur, lesquelles l'avaient mis à bas pour le reste de la soirée. Le vent siffla toute la nuit d'une manière effrayante; et, dans ce grand château vide, on n'entendait, ici et là, de tous côtés, que craquements et gémissements sinistres. Je dormis aussi mal que possible, et me levai d'une humeur de dogue, pour me trouver seul ici le lendemain, au déjeuner.

A dix heures, on me conduisit dans l'appartement de M. Fairlie. Il occupait sa chambre habituelle, son fauteuil habituel, et l'accablement habituel de son intelligence et de son corps était exactement ce que je l'avais toujours connu. Lorsque j'entrai, son valet de chambre était debout devant lui, soutenant, pupitre animé, un énorme volume d'eaux fortes, aussi long et aussi large que mon bureau d'avocat. Le misérable étranger grimaçait de la manière la plus abjecte, et semblait prêt à s'évanouir de fatigue, tandis que son maître, examinait à loisir chacune des gravures et, s'aidant d'une loupe, en étudiait les beautés cachées.

— Oh ! le meilleur des bons vieux amis, dit M. Fairlie qui s'installa commodément et paresseusement avant de lever les yeux sur moi, êtes-vous bien portant ? . . . là, tout à fait bien portant ? . . . Savez-vous qu'il est méritoire de venir ainsi me chercher dans ma solitude. Ce cher Gilmore ! . . .

J'avais compté que le domestique disparaîtrait quand je serais là, mais il n'en fut rien. Le pauvre diable restait debout, tremblant sous le poids des eaux fortes, en face du fauteuil de son maître, où celui-ci s'était presque recouché, faisant tourner



Il jetait de temps en temps sur la foule un regard soupçonneux. (Page 79.)

avec sénérité les verres de la loupe entre ses doigts blancs et son pouce.

—Je suis venu vous parler d'un sujet fort important, lui dis-je sans autre exorde, et vous m'excuserez si je vous propose de le traiter seul à seul...

Le malheureux valet de chambre me jeta un regard reconnaissant. M. Fairlie, d'une voix faible, répéta mes trois derniers mots : "seul à seul", avec tous les dehors du plus excessif étonnement.

Je n'étais pas d'humeur à plaisanter, et me décidai à le lui faire comprendre.

—Veuillez permettre à cet homme de se retirer, lui dis-je en lui montrant le valet de chambre.

Les sourcils arqués de M. Fairlie, et ses lèvres projetées en avant, indiquèrent une surprise ironique.

—Cet "homme ?" répéta-t-il. Drôle de corps que vous êtes ! à quoi pensez-vous, d'appeler cela un homme ? Vous vous trompez d'espace. Il y a une demi-heure avant que je n'eusse besoin de mes eaux fortes, il pouvait être, à la rigueur, un homme ou quelque chose d'approchant ;... il le rediendra quand je serai las de les regarder. Pour le moment, ce n'est qu'un chevallet... Que vous importe, Gilmore, la présence d'un chevallet ?

—Cela m'importe. Pour la troisième fois, monsieur Fairlie, je vous prierai de faire en sorte que nous soyons seuls...

Mon accent et mon attitude ne le laissaient pas libre de se refuser à ma demande. Il regarda le domestique, et, d'un air contrarié, lui montrant une chaise placée à côté de lui :

—Posez-là ces gravures, et allez-vous-en ! lui dit-il. Ne me bouleversez pas, en perdant la planche où j'en étais... L'avez-vous perdu, oui ou non ?... êtes-vous bien sûr de ne pas l'avoir perdue ?... et avez-vous placé le timbre bien à ma portée ?... Oui ?... Eh bien ! pourquoi diable n'êtes-vous pas déjà parti ?...

Le valet de chambre s'en alla. M. Fairlie fit son nid dans le fauteuil de son fin mouchoir de batiste il se mit à nettoyer le verre de sa loupe, et, de temps en temps, se donnait le plaisir de jeter un coup d'œil oblique sur le volume d'eaux fortes, ouvert près de lui. Il ne m'était pas facile de conserver mon sang-froid en des circonstances pareilles ;—je le conservai, cependant.

—Je suis venu, lui dis-je, bien que personnellement cela me gênât fort, pour veiller aux intérêts de votre nièce et de votre famille, et j'imagine que j'ai acquis ainsi quelque légers droits à l'attention que vous m'accorderez en échange.

—Ne me brusquez pas !... s'écria M. Fairlie, se laissant aller dans son fauteuil comme un homme au désespoir, et fermant les yeux à la tête de Méduse que je lui présentais. De grâce, ne me brusquez pas !... je n'ai pas la force de le supporter.

J'étais bien décidé, pour l'amour de Laura Fairlie, à ne pas me laisser mettre en colère.

—Mon but, continuai-je, est d'obtenir que vous veuillez revenir sur votre lettre, et ne pas me contraindre à désertir les droits légitimes de votre nièce ou de ses proches. Laissez-moi, une fois encore, vous bien expliquer la situation ; ce sera ma dernière tentative.

M. Fairlie secoua la tête, et poussa un soupir lamentable.

—Vous n'avez pas d'entrailles, Gilmore ; vraiment, vous n'en avez pas, dit-il ; mais, enfin, puisqu'il le faut, allez je suis à votre merci !...

Je lui signalai un à un avec soin tous les inconvenients de la mesure proposée ; je plaçai l'affaire devant lui, sous tous les aspects qui pouvaient la lui rendre intelligible. Aussi longtemps que je parlai, il demeura étendu dans son fauteuil, les yeux fermés. Il les rouvrit indolemment

lorsque j'eus fini, pris sur la table sa cassette d'argent, et se mit à la flairer avec un air de douce satisfaction.

—Ce bon Gilmore ! disait-il en reniflant de temps à autre... Comme il se montre bon et dévoué !... Cela réconcilierait, vraiment, avec les infirmités de la nature humaine !

—Accordez une simple réponse à une question, monsieur Fairlie. Je vous le répète, sir Percival Glyde n'a pas l'ombre d'un droit à réclamer autre chose que le revenu de cet argent. Le capital lui-même, si votre nièce n'a pas d'enfants doit demeurer à sa libre disposition et faire retour à sa famille. Si vous restez ferme, il faudra que sir Percival fléchisse ;—il faudra qu'il fléchisse, vous dis-je, ou qu'il s'expose à la flétrissante imputation de n'avoir voulu épouser miss Fairlie que dans des vues mercenaires...

M. Fairlie me menaçait, en riant, de sa cassolette.

—Ah ! je vous y prends, mon vieux Gilmore !... vous avez horreur, n'est-il pas vrai, de tous ce qui touche à l'aristocratie ?... Comme vous détestez Glyde ! et cela tout bonnement parce qu'il est baronnet... Quel radical vous faites !... Oh ! quel affreux radical, mon bon ami !...

Un radical, moi !!! j'aurais pu supporter une forte dose de provocations, mais, après avoir professé toute ma vie les principes conservateurs les plus purs, cette épithète de radical me parut intolérable. Elle mit tout mon sang en ébullition ; je m'élançai de mon fauteuil, —l'indignation me coupait la parole.

—Ne faites pas ainsi trembler tout l'appartement ! cria M. Fairlie. Pour l'amour du ciel, restez en place ! O vous ! le plus digne de tous les Gilmore, passés, présents et futurs, sachez bien que je n'ai jamais prétendu vous offenser !... Je pousse moi-même le libéralisme à de telles extrémités que je pourrais presque, j'imagine, m'entituler radical... Ma foi, oui... nous som-

mes une paire de radicaux... Pour Dieu, ne vous fâchez pas !... je n'ai pas en moi l'étoffe d'une dispute... Laissons-nous là le sujet de la querelle ?... Oui, n'est-ce pas ?... Venez voir mes magnifiques eaux fortes... Souffrez que je vous enseigne à comprendre la suavité céleste de ces touches !... Allons, Gilmore soyez gentil !...

Pendant qu'il déraisonnait ainsi, j'avais, — heureusement pour le respect que j'ai de ma personne, — repris mon plus beau sang-froid. Quand j'ouvris la bouche, j'étais assez calmé pour traiter son impertinence avec le mépris silencieux qui devait en être le salaire.

—Vous avez complètement tort, monsieur, lui dis-je, de croire mes paroles dictées par un préjugé quelconque à l'endroit de sir Percival Glyde. Je puis regretter qu'il se soit mis, pour toute cette affaire, à la remorque de son avocat, si complètement qu'on ne puisse en appeler à ses propres inspirations ; mais je n'ai contre lui aucun préjugé hostile. Ce que j'ai dit s'appliquerait tout aussi bien à n'importe quel autre homme, bien ou mal né, placé dans la même situation. Le principe dont je réclame l'application est un principe généralement admis. Si vous alliez trouver, dans la ville la plus voisine, n'importe quel avocat, de ceux qu'entoure la considération publique, il vous dirait, en sa qualité d'étranger, exactement ce que je vous dis en ma qualité d'ami. Il vous apprendrait qu'il est contre toute règle de livrer absolument les capitaux disponibles d'une jeune personne à l'homme que elle épouse. Il refuserait, se fondant sur les précautions d'usage en pareille matière, de faire en sorte que le mari ait un intérêt de vingt mille livres sterling à voir dépasser sa femme.

—Croyez-vous, réellement, Gilmore, qu'il se hasarderait à me tenir de pareils propos ? dit M. Fairlie. S'il osait se permettre la moitié des horreurs que je viens d'entendre, je vous certifie que je

sonnerais Louis et que je le ferais reconduire à l'instant même hors du château.

— Vous ne me fâchez pas, monsieur Fairlie ; pour votre nièce et en mémoire de son père, je ne vous laisserai pas m'irriter. Mais, avant que je sorte d'ici, vous aurez assumé toute la responsabilité de cette déshonorante concession !

— Non ! non, ne vous fâchez pas ! — n'insistez pas, dit M. Fairlie. Songez donc, Gilmore combien votre temps est précieux. Si je le pouvais, je discuterais avec vous ; mais cela est impossible, — je n'ai pas de quoi suffire à une dispute. Vous voulez me bouleverser, vous bouleverser vous-même, bouleverser Glyde, bouleverser Laura ; et tout cela, — mon Dieu ! tout cela pour la chose du monde qui a le moins de chance d'arriver jamais... Non, cher ami ; dans les intérêts sacrés de la paix et du calme, non, positivement non.

— Si je comprends bien, alors, vous vous en tenez à la détermination exprimée dans votre lettre ?

— Oui, si vous permettez. Charmée que nous ayons finis par nous entendre. Remettez-vous ; asseyez-vous là !

Je me dirigeai immédiatement vers la porte, et M. Fairlie, avec une résignation parfaite, fit sonner son timbre : — avant de quitter la chambre, je me retournai, l'interpellant pour la dernière fois.

— Quoi qu'il puisse arriver à l'avenir, monsieur, lui dis-je, rappelez-vous qu'en vous avertissant, j'ai rempli mon devoir envers vous et les vôtres. Comme l'ami fidèle et l'agent dévoué de votre famille, je vous dis, en vous quittant, que jamais une fille à moi n'épouserait un homme, ici-bas, avec un contrat comme celui que vous me forcez de dresser pour miss Fairlie.

La porte s'ouvrit devant moi, et le valet de chambre parut sur le seuil.

— Louis, dit M. Fairlie, reconduisez M. Gilmore, et revenez tenir mes eaux fortes !... Faites-vous servir un bon lunch, là-bas ; — allez Gilmore ? faites-vous donner un bon lunch, par ces paresseux imbéciles que j'ai pour valets !

J'étais trop révolté pour répondre : je tournai sur mes talons, et le plantai là sans ajouter un mot. Il y avait, à deux heures de l'après-midi, un train montant ; et, par ce train-là, je revins à Londres.

Le lundi, j'envoyai le contrat modifié en vertu duquel se trouvaient déshéritées les personnes que miss Fairlie m'avait déclaré, elle-même, vouloir avantager de préférence à qui que ce fût. Je n'avais pas le choix. Si j'avais refusé la rédaction de cet acte, un autre avocat s'en serait chargé.

Ma tâche est remplie. Mon rôle personnel dans les événements de cette chronique de famille ne s'étend pas plus loin que l'endroit où me voici parvenu. D'autres plumes que la mienne raconteront les circonstances étranges qui allaient bientôt survenir. C'est sous le coup d'une impression grave et pénible que j'achève ce bref exposé. C'est sous le coup de cette impression, que je répète ici mes dernières paroles prononcées à Limmeridge-House : — "Jamais une fille à moi, n'aurait épousé un homme, ici-bas, avec un contrat pareil à celui qu'on me forçait à rédiger pour Laura Fairlie."

FIN DU RÉCIT DE M. GILMORE.

Extraits du Journal de Maria Halcombe, formant la suite du récit.

I

Limmeridge-House, 3 novembre.

M. Gilmore nous a quittés ce matin. Son entrevue avec Laura lui avait évidemment causé plus de surprise et de

chagrin qu'il n'en voulait avouer. Sa physionomie et la manière dont il prit congé de nous me fit craindre que, sans le vouloir, elle lui eût révélé le secret "réel" de son abattement et de mon inquiétude. Cette anxiété prit tellement sur moi, lorsqu'il fut parti que je refusai de sortir à cheval avec sir Percival Glyde, et qu'au lieu de cela, je montai immédiatement dans la chambre de Laura.

Dans ces difficiles et tristes circonstances, j'ai dû concevoir de moi une méfiance mêlée de regrets, en découvrant à quel point j'avais méconnu la force de ce malheureux attachement conçu par ma sœur. J'aurais dû savoir que la délicatesse, la généreuse patience, les hauts sentiments d'honneur qui m'attiraient moi-même vers le pauvre Hartright et qui m'avaient amené à l'admirer, à le respecter du fond du cœur, étaient justement les qualités qui devaient avoir l'empire le plus irrésistible sur la sensibilité naturelle de Laura, et la générosité dont la nature l'a douée. Et, cependant, jusqu'à ce que, par un élan spontané, cette chère enfant m'eût ouvert son cœur, je ne m'étais pas doutée que cet attachement nouveau eût pu y jeter de si profondes racines. Je crus d'abord que le temps et quelques soins suffiraient pour l'effacer. Je crains, à présent, qu'il ne demeure en elle et ne la change à tout jamais.

En découvrant que j'avais commis une si lourde erreur de jugement, je me suis sentie disposée à ne plus compter sur moi ; je n'ai plus ni certitude ni résolution. En face des preuves les plus claires, j'hésite sur le compte de sir Percival. J'hésite de même sur tout ce que j'ai à dire à Laura. Ce matin même, la main sur le bouton de sa porte, je ne savais pas encore si je ferais bien de lui poser, ou non, les questions pour lesquelles j'étais venue.

Lorsque j'entraî dans sa chambre, ma sœur y marchait à grands pas avec une

allure impatiente. Elle paraissait surexcitée et nerveuse ; venant au-devant de moi, elle ne me laissa pas le temps de prendre la parole.

— J'avais besoin de vous, me dit-elle. Venez vous asseoir avec moi sur le sofa !... Marian, je ne puis plus longtemps supporter tout ceci ; — je dois, je veux en finir !

Ses joues étaient trop animées, ses gestes trop énergiques, sa voix trop assurée. Ce petit cahier d'exquisses qui lui vient d'Hartright, — ce fatal volume sur lequel, quand elle est seule, elle se complait à rêver, — il était dans une de ses mains. Je commençai par le lui enlever, avec une fermeté mêlée de douceur, et par le déposer sur une table, hors de sa vue.

— Conte-moi tranquillement, chère petite, ce que vous entendez faire, lui dis-je alors. M. Gilmore vous a-t-il donné quelque bon conseil ?

Elle secoua la tête. — Non, dit-elle, pas sur le sujet qui me préoccupe. Il a été très-affectueux et très-bon pour moi, Marian, — et j'ai honte de dire que je l'ai affligé par mes pleurs. Je suis d'une faiblesse misérable ; je n'ai plus la direction de moi-même. Dans mon intérêt, dans l'intérêt de tous, il faut que j'aie le courage d'en finir.

— Voulez-vous dire le courage de réclamer votre liberté ? lui demandai-je.

— Non, répondit-elle simplement. Le courage, ma chère, de dire toute la vérité !

Elle jeta ses bras autour de mon cou, et posa sa tête sur ma poitrine. Au mur qui lui faisait face, était accroché le portrait de son père, peint en miniature. M'inclinant vers elle, je m'aperçus qu'elle ne le perdait pas de vue.

— Je ne pourrais jamais demander à être délogée continua-t-elle. Quelle que

soit la fin de tout ceci, il n'y a pour "moi" que malheurs à attendre. Tout ce que je puis, Marian, c'est de ne pas ajouter à ces malheurs, le souvenir d'une promesse violée, l'oubli des paroles suprêmes que mon père a prononcées sur ma tête.

—Que comptez-vous faire, alors ? lui demandai-je.

—Révéler moi-même à sir Percival Glyde la vérité comme elle est, me répondit-elle. Il me laissera libre alors, s'il le veut, non sur ma demande, mais parce qu'il saura tout.

—Qu'entendez-vous, Laura, par ce mot "tout ?" il doit suffire à sir Percival (ainsi me l'a-t-il dit lui-même) de savoir que l'engagement qui vous lie est contraire à vos désirs.

—Puis-je lui tenir ce langage, lorsque cet engagement a été pris pour moi par mon père, avec mon plein et libre consentement ? J'aurais tenu ma promesse, non pour mon bonheur, je le crains, mais avec une parfaite résignation.

—Ici, elle s'arrêta, rapprocha son visage du mien, et posa sa joue contre la mienne, —j'aurais tenu ma promesse, Marian, si un autre amour n'avait germé dans mon cœur, amour qui n'y existait pas quand j'ai promis d'épouser sir Percival.

—Laura ! vous n'irez certes pas vous dégrader en lui faisant un tel aveu ?

—Je me dégraderaient bien autrement si j'obtenais ma liberté en lui faisant un mystère de ce qu'il a droit de savoir.

—Il n'a pas l'ombre d'un droit à savoir cela !

—Vous avez tort, Marian, vous avez tort !... Je ne dois tromper personne, — et moins que personne, l'homme à qui mon père m'a donnée, à qui je me suis donnée moi-même... — Un baiser, ici, rapprocha ses lèvres des miennes... — Ma bien chérie, dit-elle avec douceur, vous m'aimez tellement, vous êtes si fière de moi, que

vous oubliez pour mon compte ce que vous n'oublieriez jamais pour le vôtre. Que sir Percival mette en doute les motifs qui me dirigent et, s'il le veut, porte sur moi un jugement défavorable, cela vaut mieux que si, après lui avoir été infidèle par la pensée, j'avais la bassesse de lui cacher cette infidélité, en vertu d'un calcul personnel...

Dans mon premier mouvement de surprise, je l'écartai de moi pour la contempler à l'aise. Nos rôles étaient changés, et c'était la première fois : toute la résolution était chez elle, toutes les hésitations étaient chez moi. J'examinai avec étonnement ce jeune visage, pâle, tranquille et résigné ; dans ces yeux levés tendrement vers moi, je voyais resplendir l'innocence et la pureté d'un cœur intacte ; aussi les restrictions, les objections mondaines qui se pressaient sur mes lèvres s'effaçaient elles peu à peu, absorbées dans leur propre néant. Je courbais la tête sans trouver un mot à dire. A sa place, —j'étais forcée de l'avouer, —j'aurais obéi au méprisable petit orgueil qui fait mentir tant de femmes, et j'aurais menti comme elles.

—Ne vous fâchez pas contre moi, Marian, dit-elle, se méprenant à mon silence.

Je ne répondis qu'en la pressant de nouveau sur ma poitrine. Je craignais d'éclater en pleurs si j'essayais de parler. Or, mes larmes ne coulent pas aussi facilement que je le voudrais ; — ce sont des larmes d'homme, accompagnées de sanglots convulsifs, sujet de terreur pour qui me voit pleurer.

—Voici bien des jours, ma bonne chérie, bien des jours que je pense à tout ceci, continua t-elle, roulant et mêlant ma chevelure sous ses doigts dont toute la patience de mistress Vesey n'a pu calmer encore la mobilité nerveuse ; —j'y ai pensé très-sérieusement, et je puis compter sur mon courage, lorsque ma conscience me

dit que j'ai raison. Laissez-moi m'expliquer avec lui dès demain, — en votre présence, Marian ! Je ne dirai rien de mal, rien dont vous ou moi nous ayons à rougir ; — mais quel soulagement pour mon cœur d'en finir avec cette dissimulation misérable ! Ce qu'il me faut, avant tout, c'est de savoir et de sentir que, de mon côté, je n'ai à me reprocher aucune tromperie ; et alors lorsqu'il saura ce que j'ai à lui dire, qu'il agisse vis-à-vis de moi comme il voudra !...

Avec un soupir profond elle replaça sa tête sur sa poitrine. De tristes pressentiments sur l'issue de ce qui allait se passer vinrent opprimer mon esprit, mais, continuant à me méfier de moi, je lui dis que je me conformais à ses vœux. Elle me remercia ; et, peu à peu, nous en vîmes à parler d'autre chose.

Nous nous retrouvâmes au dîner, et je l'y vis plus elle-même, plus à son aise avec sir Percival que cela ne m'étais jamais arrivé. Elle se mit au piano, dans la soirée, choisissant des morceaux de musique comme on les fait à présent, hérissés de difficultés, brillants, étourdissants et sans mélodie. Depuis le départ du pauvre Hartright, elle n'a pas exécuté une seule de ses charmantes cantilènes de Mozart, pour lesquelles il avait un goût si prononcé. Le cahier même qui les renferme n'est plus dans le pupitre à musique. Elle l'en a elle-même ôtée pour que personne, venant à le feuilleter, ne lui demande un des morceaux qu'il contient.

Aucune occasion ne me fut donnée de constater si elle avait ou non changé d'avis depuis le matin, jusqu'au moment où elle souhaita le bonsoir à sir Percival, et j'appris alors de sa bouche même, qu'elle persistait dans sa résolution. Elle lui dit, en effet, d'un ton fort calme, qu'elle désirait lui parler le lendemain après le déjeuner, et qu'il la trouverait, ainsi que moi, dans son boudoir, où elle comptait l'attendre. A ces mots il changea de cou-

leur, et quand vint mon tour de lui prendre la main, je m'aperçus qu'il tremblait un peu. La matinée du lendemain allait décider de son avenir ; il s'en doutait, évidemment.

Par la petite porte qui fait communiquer nos deux chambres à coucher, j'allai, comme à l'ordinaire, souhaiter à Laura le bonsoir, avant qu'elle s'endormit. En me penchant sur elle pour l'embrasser, je vis le petit portefeuille d'Hartright à demi caché sous son oreiller, juste à la même place où, toute enfant, elle mettait ses jouets favoris. Je ne pus trouver dans mon cœur aucune parole de blâme ; mais en secouant la tête, je lui montrai le cahier. Elle leva les deux mains jusqu'à mes joues, et, abaissant doucement mon visage au niveau du sien, posa ses lèvres au bord des miennes.

—Laissez-le moi ce soir ! murmura-t-elle. Demain, peut-être, sera cruel, et me forcera de lui dire adieu pour jamais !...

"9 octobre." Le premier incident de la matinée n'a pas été de nature fort encourageante ; une lettre m'est arrivée du pauvre Walter Hartright. C'est une réponse à celle où je lui expliquais comment sir Percival s'était justifié des soupçons provoqués par la lettre d'Anna Catherick. Il parle très-brièvement, et non sans amertume, des explications fournies par sir Percival, se bornant à dire, qu'il "n'a aucun droit de juger la conduite de ses supérieurs". Voilà qui est assez triste ; mais les quelques passages où il est question de lui me chagrinent plus encore. Il dit que l'effort par lequel il essaie de revenir à ses anciennes occupations, au lieu de lui être plus facile, lui semble plus pénible de jour en jour, et il me prie d'employer tout le crédit que je puis avoir, à lui obtenir un travail qui l'éloigne forcément de l'Angleterre, qui le transporte sur un théâtre, et lui donne d'autres relations. Je me suis vue d'autant plus disposée à lui complaire en ceci, que certain passage,

à la fin de sa lettre m'a presque effrayé.

Mention faite de ce qu'il n'a vu, ni entendu quoi que ce soit, au sujet d'Anne Catherick, il s'interrompt tout à coup, et, de la façon la plus brusque, la plus mystérieuse, il me laisse entendre que depuis son retour à Londres, il a été constamment guetté, constamment suivi par des hommes dont la figure lui est inconnue. Il reconnaît qu'il lui serait impossible de justifier ce bizarre soupçon en désignant, en dénonçant telle ou telle personne en particulier ; mais il déclare que le soupçon lui-même ne le quitte ni jour ni nuit. Cela m'a effrayée, parce qu'il semblerait en résulter que sa préoccupation, au sujet de Laura, porte peu à peu le trouble dans son esprit. Je compte écrire immédiate-

ment à quelques-uns des anciens amis de ma mère, fort influent à Londres, et le recommander chaleureusement à leur bienveillance. Changer de séjour et changer de travaux peut lui être indispensable ; — il faut peut-être cela pour le sauver, en effet, dans cette passe critique de son existence.

A mon grand soulagement, sir Percival s'est fait excuser de ne pas déjeuner avec nous. "Il avait pris chez lui, de bonne heure, une tasse de café ; sa correspondance l'y retenait encore. Sur les onze heures, si ce moment leur convenait, il aurait l'honneur de venir trouver miss Fairlie et miss Halcombe."

Pendant qu'on nous rendait ce message, mes yeux étaient arrêtés sur le visage de

Laura. En entrant chez elle, le matin, je l'avais trouvée d'un calme, d'une tranquillité inexplicables, et qui restèrent les mêmes pendant tout le déjeuner ; même une fois chez elle, et tandis qu'assis sur le sofa nous attendions sir Percival, elle conserva tout son sang-froid.

— N'ayez pas peur de moi, Marian, se borna-t-elle à me dire ; je puis bien faiblir avec un vieil ami comme M. Gilmore, où avec une sœur chérie comme vous ; mais devant sir Percival, soyez sûre que je tiendrai bon.

Je la regardais, et je l'écoutais avec une surprise muette. Depuis tant d'années que nous vivions dans l'intimité la plus étroite, cette force passive de son caractère m'avait été : cachée, — et cachée aussi à

elle-même jusqu'à ce que l'amour l'eût mise en relief, jusqu'à ce que l'amour l'eût développée.

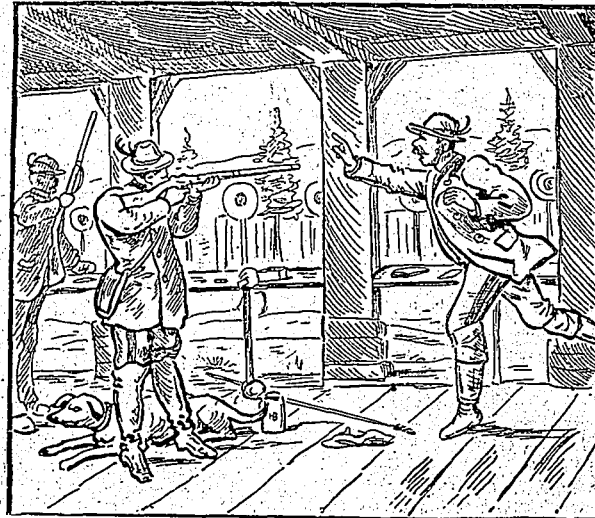
Au moment où la pendule sonnait onze heures, sir Percival vint frapper à la porte, et fut admis. Pas un trait de son visage qui ne trahit une anxiété, une agitation contenues. La toux sèche et sifflante qui le tracasse la plupart du temps, semblait avoir redoublée. Il s'assit devant la table, en face de moi, et Laura demeura près de moi. Je les regardais attentivement l'un et l'autre ; il était le plus pâle des deux.

(à suivre.)

DEVINETTES.



Cette jeune fille cherche son papa qui était couché il y a un instant.



Le gardien du tir se trompe en croyant qu'un troisième tireur est devant la cible. Cherchez où il est.



Où donc est le gardien qui arrange ces tombes ?



ROMEO PREVOST & CIE

Comptables Auditeurs

LIQUIDATEURS ET FIDEI-COMMISSAIRES

ARGENT A PRETER

Achats de Débentures Municipales

Bâtisse des Chars Urbains, CHAMBRES Nos 41 et 42
Telephone Bell No 815

MONTREAL.

N. LEVEILLE

Marchand Tailleur

Employé pendant 18 ans à la maison
L. C. DeTonnancourt.

138¹/₂, RUE ST-LAURENT
MONTREAL.

Toujours en magasin un grand assorti-
ment de Draps, Casimirs, Tweeds de
première qualité et de Patrons
les plus nouveaux.

R. WILSON SMITH

COURTIER EN VALEURS

DE PLACEMENT

ACHETE ET VEND: Débentures
Municipales, Bons du Gouverne-
ment et Actions de Chemin de fer,
Valeur de première classe conve-
nables pour placements en fidéi-
commis. Toujours en mains.

1724, NOTRE-DAME, MONTREAL.

FUMEZ

LES

CIGARES ET LES

CIGARETTES

CRÈME DE LA CRÈME ET
LAFAYETTE

DE J. M. FORTIER



FAUSSES DENTS sans PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines.
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleurs chez

J. G. A. Gendreau, Dentiste

20, Rue St-Laurent

TEL. BELL 2018 MONTREAL.

LA LIBRAIRIE ANCIENNE ET MODERNE

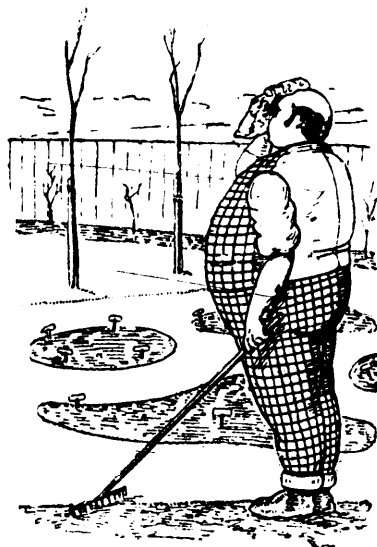
Livres religieux, d'histoire, de sciences, de littérature, etc., etc., neufs et d'occasion. Nous importons d'Europe dans le plus bref délai tous les ouvrages qui nous sont demandés. Livres Canadiens—Reliures de tous genres, Achat de Livres, lots de Livres et de Bibliothèques, Echange de Livres.

ARCHAMBAULT & BELIVEAU,

TELL. BELL 1990

1817, RUE NOTRE-DAME

CATALOGUE EXPEDIE FRANCO.



Tout amateur devrait fumer les Cigares et Cigarettes

ABERDEEN 10 CTS
LITTLE BUCK 5 CTS

Les meilleures marques du Canada

EN VENTE PARTOUT

Manufacturées par la

Blackstone Cigar Factory

1200, 1202, 1204, Rue St-Laurent

MONTREAL



83, RUE WOLFE, 83

MONTREAL

CHAMPAGNE "COUVERT"

LE MEILLEUR CHAMPAGNE



IMPORTE AU CANADA

En Vente Partout. Essayez-le

Seuls AGENTS au CANADA :

LAPORTE, MARTIN & CIE

Epiciers en Gros - MONTREAL.

Theo. A. GROTHE

HORLOGER - -

ET BIJOUTIER

En GROS et en DETAIL

95¹, RUE ST-LAURENT

MONTREAL